U d'/of OTTAWA
39003003453437

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/chansonscruelles00bard

CHANSONS CRUELLES

CHANSONS DOUCES

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART
CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE
NUMÉROTÉS A LA PRESSE
(1 à 5)

ANDRÉ BARDE

CHANSONS CRUELLES
Chansons douces

MUSIQUE

DE MARCEL LEGAY

PRÉFACE DE JEAN RICHEPIN

PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1895

Tous droits réservés.

PQ
2603
.O78C5
1895

A JEAN *RICHEPIN,*

A l'Auteur des « Caresses », *au nerveux Poète des morsures et des baisers, je dédie ces premiers vers, comme un témoignage de respect et de profonde admiration.*

A. B.

PRÉFACE

Un matin de l'hiver dernier, Marcel Legay vint me voir, s'assit au piano, et, sans autre préambule, en redingote à sous-pied, me chanta, de sa belle voix prenante, une demi-douzaine de chansons à la queue leu leu. Après quoi :

— Eh bien ! fit-il. Qu'en dites-vous ?

Comme je le complimentais de la musique, où j'avais tout de suite reconnu et goûté sa touche large et populaire :

— Non, non, reprit-il, laissons cela. C'est des vers que je vous parle.

— Parbleu ! répondis-je, ils sont d'un poète, d'un vrai, d'un bon.

— Et d'un jeune, ajouta-t-il. L'auteur n'a pas dix-neuf ans.

Puis, tirant de sa poche un manuscrit :

— Voilà toutes ses œuvres.

Je lus, et mon opinion se confirma. Les vers étaient bien, à mon estime, les vers d'un poète, d'un vrai, d'un bon.

— Vous le pensez réellement?

— Comme je vous le dis.

— Le lui diriez-vous à lui-même?

— Comme à vous.

— L'écririez-vous en tête de son livre quand il le publiera ?

— Sans aucun doute.

— Parfait ! C'est entendu. Je compte sur votre préface. Elle est promise, n'est-ce pas ?

Et, me serrant la main, Marcel Legay s'en alla ainsi qu'il était venu, en coup de vent.

Il y a huit jours, je reçus à Saint-Jacut-de-la-Mer un paquet d'épreuves. C'était le volume d'André Barde, *Chansons cruelles* et *Chansons douces*. Sans surprise, tout à loisir, je relus, et mon opinion première ne changea point. Même, je savourai mieux la tenue du livre entier, à laquelle je n'avais pas pris garde tout d'abord : l'originalité des *Chansons cruelles* où, contrairement au poncif des romances, l'amant parle en bourreau et non en victime; la crânerie de ce pessimisme précoce qui ne s'attarde pas à sa férocité, et a le courage de vouloir guérir, et guérit en effet; la rare beauté d'allure propre à cette évolution psychologique très neuve; bref, toute la fleur de jeunesse épa-

nouie en ce jeune, qui avait débuté dans la vie, comme tous les *enfants du siècle*, par le dégoût d'avance, et qui ne craignait pas de *redevenir* jeune, n'ayant pas encore dix-neuf ans. Et je me dis :

— Bien sûr que je vais la lui faire, sa préface, et avec joie.

Une lettre de Marcel Legay accompagnait les épreuves et demandait la préface comme urgente. Je lui répondis, en toute sincérité, que je m'y mettais.

Le malheur est qu'ici on se croit toujours en état de se mettre à tout, et qu'en fin de compte on ne se met jamais à rien, sauf à la mer. Elle vous a pris, vous tient, ne vous lâche plus. A vivre près d'elle, sur elle et en elle, les jours passent aussi vite que ses vagues. Cette semaine-ci, en particulier, le temps était bon pour la pêche. On part de

grand matin, on va tout là-bas, on *afare aux maquériaux* et on *croche les guitans*, on déjeune au large, on rentre à la brune soûl de grande brise; et du diable si on a envie, ou seulement loisir, de cracher du noir sur du blanc.

Et donc, au lieu d'écrire honnêtement la préface promise, j'étais encore là-bas aujourd'hui, à deux bonnes lieues de la terre où l'on écrit des préfaces, et je m'occupais, sans le moindre remords, à filer mes lignes, j'entends les vraies, les seules, celles au bout desquelles pend une amorce de lançon en vif argent.

Tout à coup, d'un bateau qui grand'larguait vers nous par le travers des Ebihens, un hélement nous arrive.

— Hého! Hého!

— Qu'est-ce qu'ils nous veulent, ceux-

là? Ils vont jeter leur *afare* près de nous, alors, et nous voler nos maquereaux ?

Ainsi pensais-je, furieux.

Cependant le bateau s'approche, vire pour nous accoster; et de loin, un homme en redingote me crie :

— Je suis André Barde. J'arrive de Paris. Je viens chercher ma préface.

Quelques coups de godille, et il est installé à notre bord. C'est un tout jeune garçon, à mine de Parisien, quatre poils sous le nez et douze au menton, de jolis yeux francs, un parler alerte, l'air décidé, le cœur et l'esprit ne démentant pas l'air.

A preuve, n'est-ce pas, ce qu'il a fait là, si gentiment! A la maison, on lui avait dit que j'étais là-bas. Il a demandé sur le port, au premier pêcheur rencontré, de l'y conduire, s'est embarqué, allant en mer pour

la première fois de sa vie, et, à deux lieues au large :

— Je viens chercher ma préface.

Ma foi! s'il y avait de l'encre et du papier entre les Ebihens et l'île Agot, j'aurais aimé à la lui écrire là, sa préface. Il est vrai que le bateau dansait dur pour revenir; mais tout de même j'aurais bien pu tracer les deux mots qui la résument, et dont l'apparente banalité eût été corrigée par l'originalité du pupitre :

— Bravo et merci !

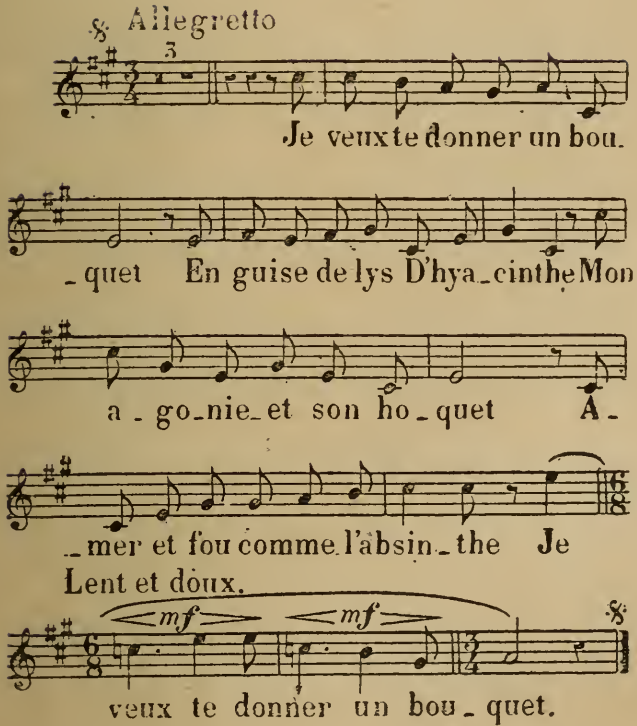
JEAN RICHEPIN

10 juillet 1895. — Saint-Jacut-de-la-Mer.

CHANSONS CRUELLES

LE BOUQUET

LE BOUQUET


Allegretto
Je veux te donner un bou.
_quet En guise de lys D'hya_cinthe Mon
a_go_nie_et son ho_quet A_
_mer et fou comme l'absin_the Je
Lent et doux.
mf
mf
veux te donner un bou_quet.

A M. et Mme G. Meusnier.

Je veux te donner un bouquet.
En guise de lys, d'hyacinthe :
Mon agonie et son hoquet,
Amer et fou comme l'absinthe.
Je veux te donner un bouquet.

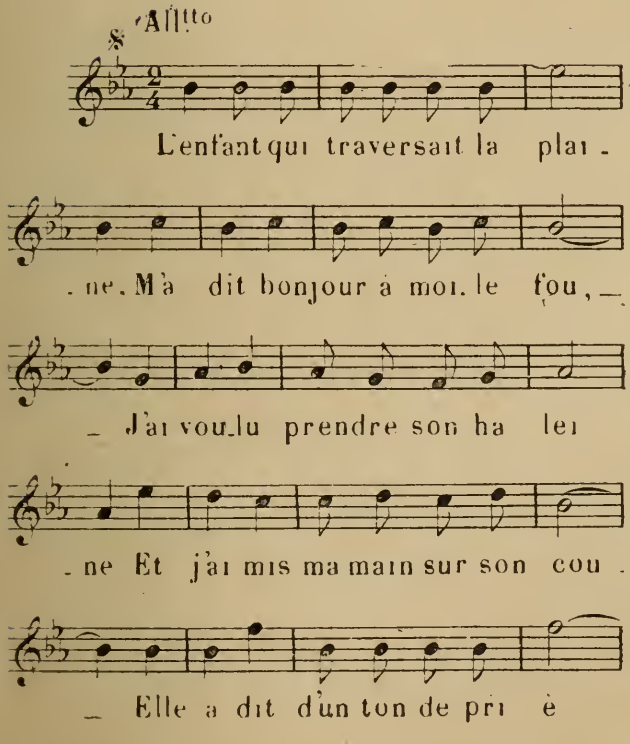
Tout autour, ainsi qu'un bosquet
Hérissé de plantes incultes,
J'attacherai comme un paquet
Ton ironie et tes insultes :
Je veux te donner un bouquet.

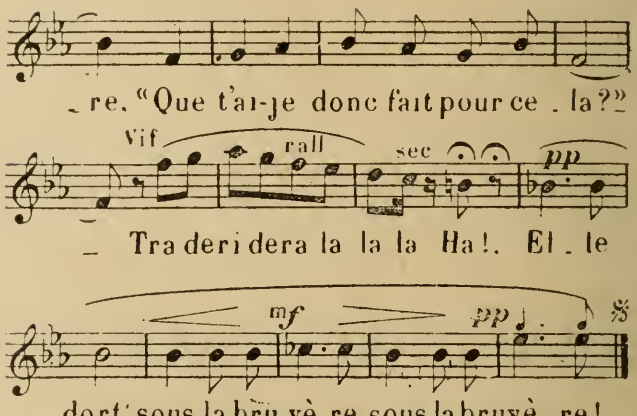
Par-dessus, en feston coquet,
Mes pleurs, mes sanglots et mes plaintes,
Dont ton œil railleur se moquait,
Et mes délires et mes craintes :
Je veux te donner un bouquet.

Pour ajouter ce qui manquait,
Au milieu, sans que rien le cache,
Je mettrai, droit comme un piquet,
Mon cœur, tel un rouge panache;
Je veux te donner un bouquet.

CHANSON DE FOU

CHANSON DE FOU




re. "Que t'ai-je donc fait pour ce la?"
Vif
rall
sec
pp
Tra deri dera la la la Ha!. El le
mf
pp
dort, sous la bru yè re, sous la bruyè re!

A Edmond Lepelletier.

L'enfant, qui traversait la plaine,
M'a dit bonjour à moi, le fou.
J'ai voulu prendre son haleine
Et j'ai mis mes mains sur son cou.
Elle a dit d'un ton de prière :
« — Que t'ai-je donc fait pour cela ? »
Tra déri déra tra la la
Ha !... Elle dort sous la bruyère !

Mes dix doigts comme dans la pâte
Ont enfoncé dans son col mou ;
Puis j'ai continué, sans hâte,
Et ses yeux sont sortis du trou ;
Elle eut une plainte dernière
Et sur l'herbe elle s'affala.
Tra déri déra tra la la
Ha !... Elle dort sous la bruyère !

Par les pieds j'ai pris le corps roide,
Et, dans la mousse et les genêts
J'ai traîné sa dépouille froide,
En en faisant des moulinets.
La ronce accrochait sa crinière :
De la chair même s'y colla.
Tra déri déra tra la la
Ha!... Elle dort sous la bruyère!

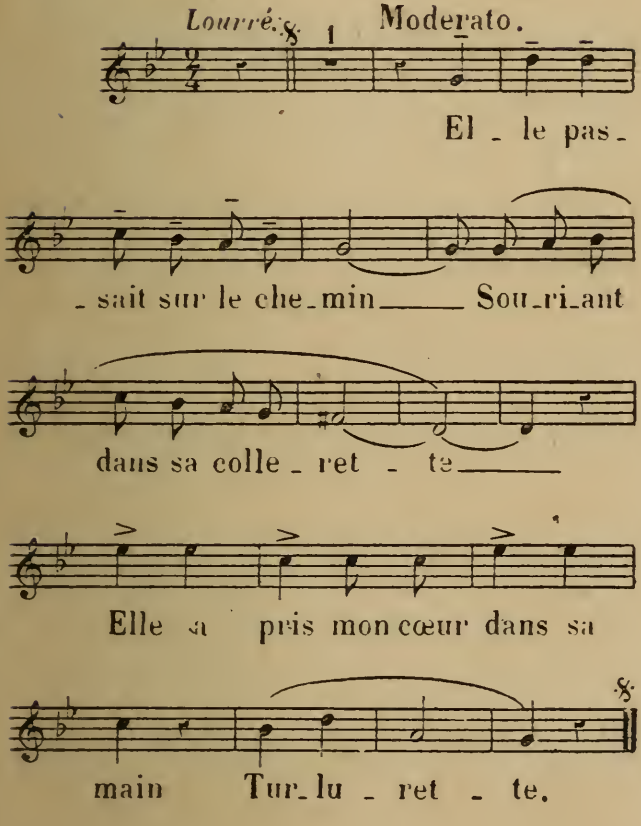
Mes ongles, ainsi qu'une bêche,
Ont creusé le sol embaumé,
Et j'ai jeté la terre sèche
Sur son cadavre déformé :
La lune coulait sa lumière
Sur ses seins blancs, d'un doux éclat.
Tra déri déra tra la la
Ha!... Elle dort sous la bruyère!

Le vent, dans les pins qu'il agite,
A mugi le *de Profundis;*
La pluie a versé l'eau bénite,
L'encens s'est élevé des lys

Et les fleurs ont fourni la bière ;
Moi, j'ai chanté sur tout cela :
Tra déri déra tra la la
Ha !... Elle dort sous la bruyère !

TURLURETTE

TURLURETTE


Lourré.
Moderato.
El _ le pas_
_ sait sur le che_min_____ Sou_ri_ant
dans sa colle _ ret _ te_____
Elle a pris mon cœur dans sa
main Tur_lu _ ret _ te.

Elle passait sur le chemin,
Souriant dans sa collerette :
Elle a pris mon cœur dans sa main,
Turlurette.

Dans sa main, aux parfums ambrés,
Sa main, où dort une fossette,
Dans sa main, aux ongles nacrés,
Turlurette.

Et, tout doucement l'a tordu,
De ses doigts roses de coquette,
De ses dents blanches l'a mordu,
Turlurette,

Le sang gicla sur son sein nu,
Lui mit une mouche indiscrète,
La para d'un charme inconnu,
Turlurette.

Pour étancher ce qui coulait,
Au feu lent de sa cigarette
L'a rôti, tout comme un poulet,
Turlurette.

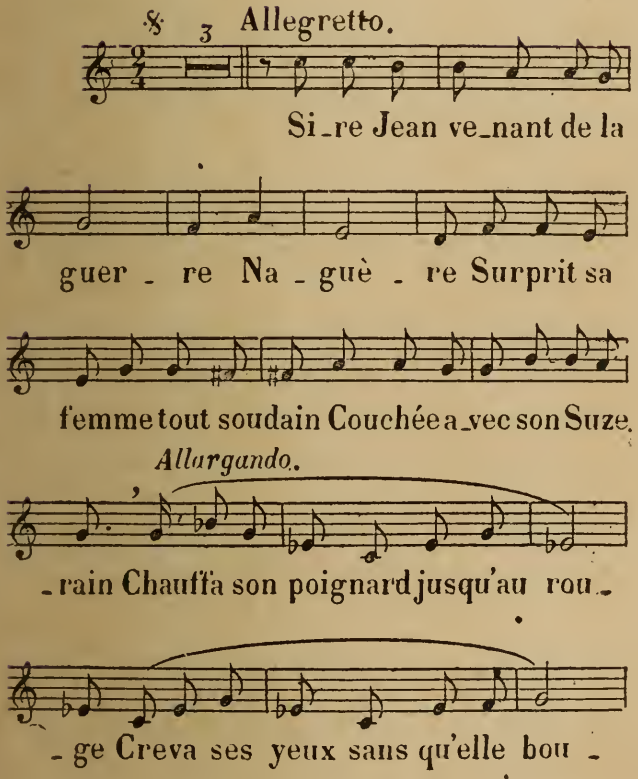
Sur les cailloux tomba mon cœur :
Le piétina comme galette
Et s'en fut, dans un ris moqueur,
Turlurette.

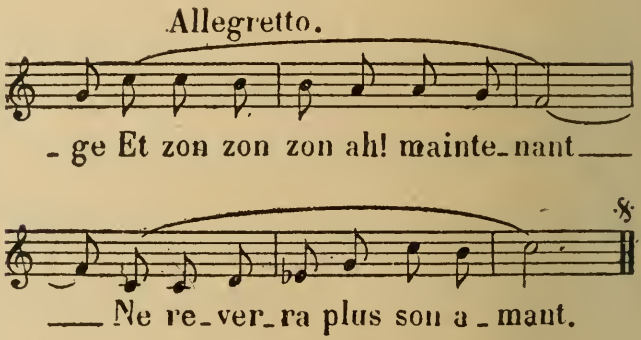
Mon cœur a touché son sein nu,
Et sa bouche, et sa main fluette;
Sous ses pieds elle l'a tenu,
Turlurette.

Je ramassai mon cœur roussi,
Mon cœur saignant et qui halète,
Et je partis, heureux aussi.
Turlurette.

LA DAME AUX YEUX CREVÉS

LA DAME AUX YEUX CREVÉS




Allegretto.
- ge Et zon zon zon ah! mainte-nant
Ne re-ver-ra plus son a-mant.

A Steinlen.

Sire Jean, venant de la guerre,
Naguère,
Surprit sa femme, tout soudain,
Couchée avec son suzerain.
Chauffa son poignard jusqu'au rouge,
Creva ses yeux, sans qu'elle bouge.
Et zon, zon, zon, ah ! maintenant,
Ne reverra plus son amant !

Puis, arrachant toutes ses belles
Dentelles,
Coupa ses longs cheveux d'or fin
Et son petit nez enfantin.
Et lors, prenant sa main menue,
La jeta dehors toute nue.
Et zon, zon, zon, ah ! maintenant,
Ne reverra plus son amant !

Alla droit, toute la journée,
Damnée,
Aux cailloux, ses pieds crevassant,
Et pleurant des larmes de sang,
Qui coulaient chaudes dans sa bouche
Et jusqu'au bout du sein farouche.
Et zon, zon, zon, ah! maintenant,
Ne reverra plus son amant!

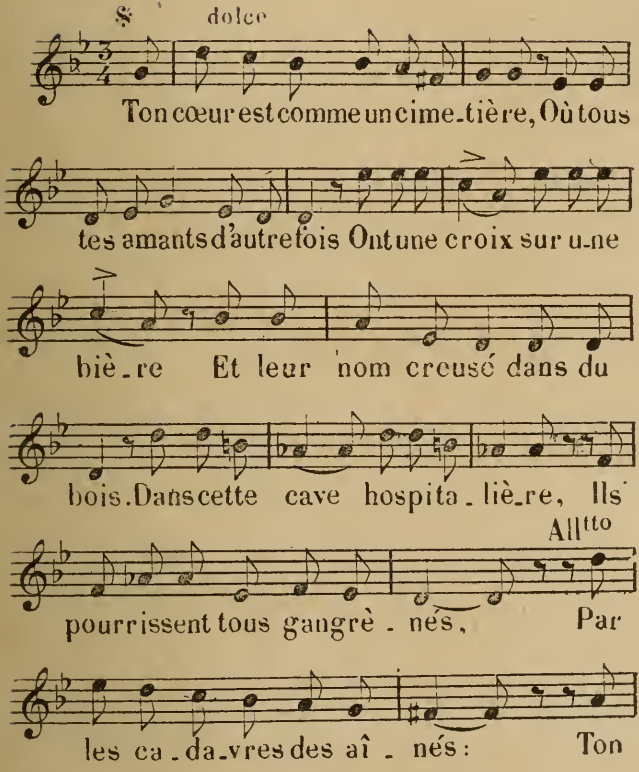
Et, quand tomba la nuit profonde,
Sur l'onde,
Au revers soyeux d'un talus,
S'étendit et ne bougea plus.
Le froid, de ses aiguilles dures,
Sillonnait ses chairs de marbrures.
Et zon, zon, zon, ah! maintenant,
Ne reverra plus son amant!

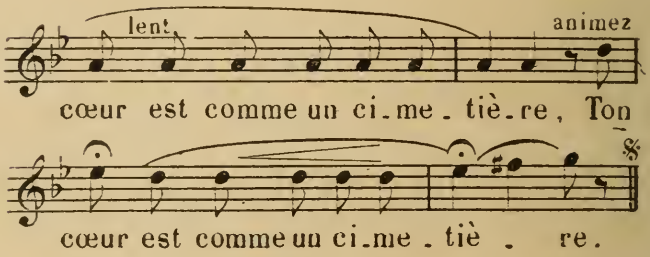
Lors, joignit ses deux mains fluettes,
Violettes,
Fit au bon Dieu son oraison,
Ses yeux morts fixant l'horizon.

Un ange, entendant l'infidèle,
Prit l'âme du bout de son aile.
Alleluia ! Ah ! maintenant,
Va revoir là-haut son amant !

TON CIMETIÈRE

TON CIMETIÈRE




lent
animez
cœur est comme un ci_me_tiè_re, Ton
cœur est comme un ci_me_tiè re.

A M. Roquencourt.

Ton cœur est comme un cimetière,
Où tous tes amants d'autrefois,
Ont une croix sur une bière,
Et leur nom, creusé dans du bois.
Dans cette cave hospitalière,
Ils pourrissent tous, gangrenés
Par les cadavres des aînés :
Ton cœur est comme un cimetière.

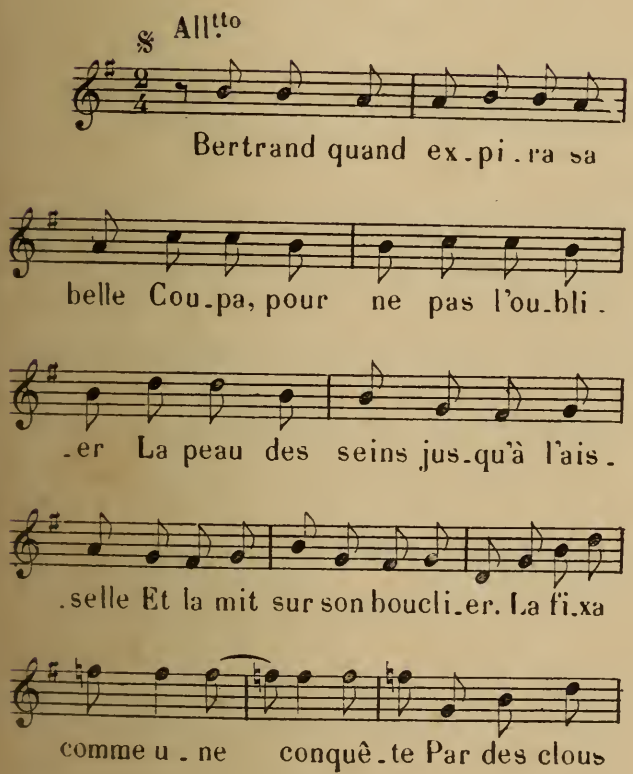
Il y règne un morne silence
D'horreurs et de râles éteints.
Dans une sourde turbulence,
Il grouille des vers incertains.
Et leur musique carnassière :
La musique du souvenir,
Te fait songer à rajeunir.
Ton cœur est comme un cimetière.

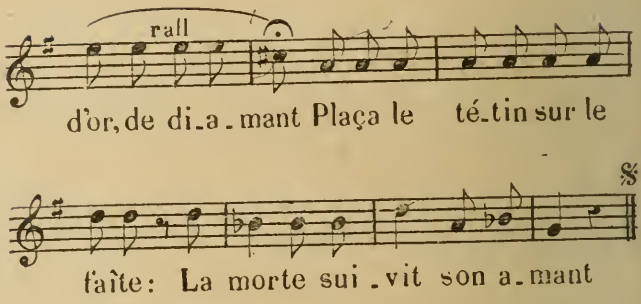
En lui, passent, d'un vol funèbre,
Tes pensers, comme des corbeaux.
Et le parfum, qui l'enténèbre,
Est l'âcre relent des tombeaux.
Le rire de ta lèvre altière,
Lui-même, est un écho dernier,
Une rose sur un charnier.
Ton cœur est comme un cimetière.

Pourtant, j'en veux forcer la porte.
Sur le corps de ton autre amant,
Je traînerai ma carne morte,
La mettrai debout, bravement.
Car je t'adore, o femme fière :
Et j'implore, moi, tout nouveau,
Mon nom, ma croix et mon caveau :
Dans ton cœur, dans ton cimetière!

LE BOUCLIER EN PEAU DE FEMME

LE BOUCLIER EN PEAU DE FEMME



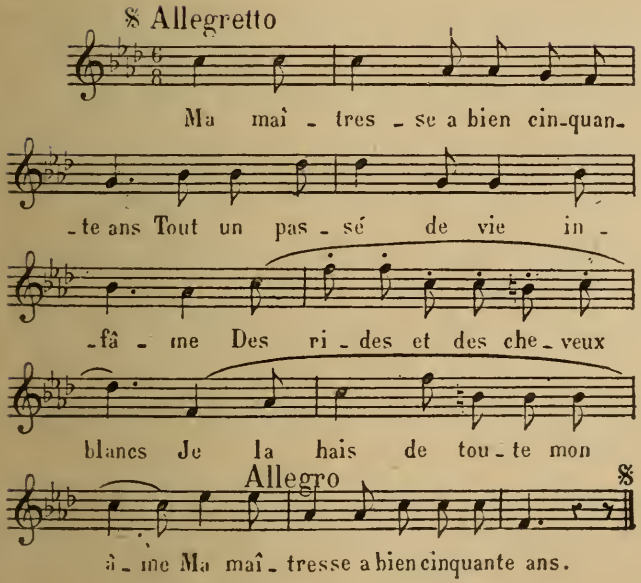

rall
d'or, de di_a_mant Plaça le té_tin sur le
faîte: La morte sui_vit son a_mant

Bertrand, quand expira sa belle,
Coupa, pour ne pas l'oublier,
Sa peau, des seins jusqu'à l'aisselle,
Et la mit sur son bouclier.
La fixa comme une conquête,
Par des clous d'or et de diamant,
Plaça le tétin sur le faîte :
La morte suivit son amant.

Alla par les champs de bataille,
Au galop de son destrier,
Donna des coups d'estoc, de taille,
Debout, sur le large étrier.
Les espadons, les traits, les lances
Rebondissaient indolemment,
Usant en vain leurs violences :
La morte sauva son amant.

Et rencontra Hilda la douce,
Hilda la blonde, à l'œil hardi.
S'assirent tous deux, sur la mousse;
Aux branches, l'arme suspendit.
Comme il baisait sa bouche tiède,
Le bouclier, subitement,
Sur leurs têtes tomba tout raide :
La morte a tué son amant.

REPRÉSAILLES

REPRÉSAILLES

Au marquis de Barrel de Pontevès.

Ma maîtresse a bien cinquante ans,
Tout un passé de vie infâme,
Des rides et des cheveux blancs;
Je la hais de toute mon âme.
Ma maîtresse a bien cinquante ans.

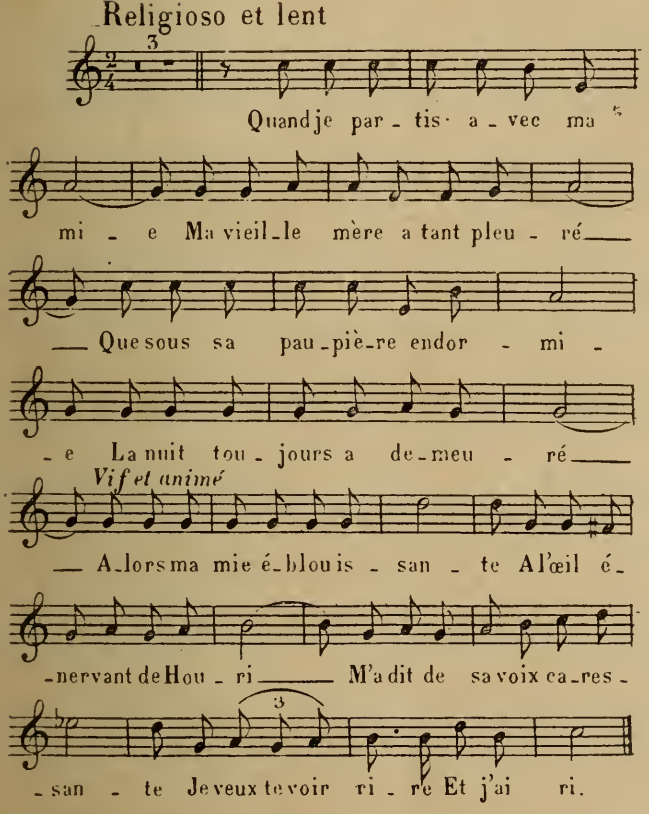
Mais, j'aime à voir, tout haletants,
Ses seins, qu'ont déserté les charmes,
Et ses yeux vagues, tremblotants
Sous le poids des amères larmes.
Ma maîtresse a bien cinquante ans.

J'accable, de mots insultants,
Sa beauté, maintenant flétrie,
Et je méprise les restants,
Qu'elle offre, avec afféterie.
Ma maîtresse a bien cinquante ans.

Je lacère, à coups persistants,
Son cœur, crevé par la souffrance
Et je ris bien fort, en dedans,
Tant je savoure ma vengeance.
Ma maîtresse a bien cinquante ans.

Car, j'ai souffert, aux anciens temps,
Des griffes de plus d'une belle,
Et veux, de fouets éclatants,
Cingler, pour toute la séquelle.
Ma maîtresse a bien cinquante ans.

SUJÉTION

SUJÉTION

Religioso et lent
Quand je par - tis a - vec ma
mi - e Ma vieil - le mère a tant pleu - ré
— Que sous sa pau - piè - re endor - mi -
- e La nuit tou - jours a de - meu - ré
Vif et animé
— A - lors ma mie é - blou is - san - te A l'œil é -
- nervant de Hou - ri — M'a dit de sa voix ca - res -
- san - te Je veux te voir ri - re Et j'ai ri.

A Mme Trouillet.

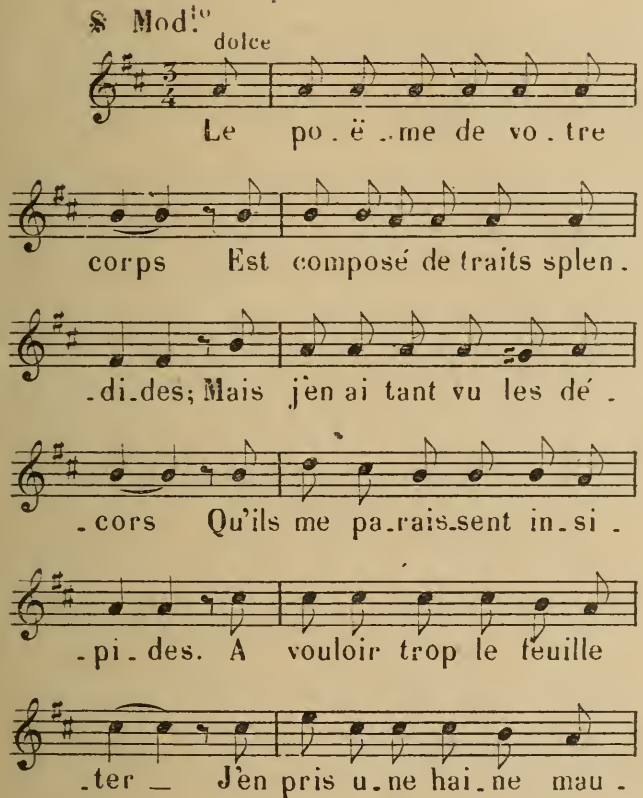
Quand je partis avec ma mie,
Ma vieille mère a tant pleuré,
Que sous sa paupière endormie,
La nuit, toujours, a demeuré.
Alors, ma mie éblouissante,
A l'œil énervant de houri,
M'a dit, de sa voix caressante :
« Je veux te voir rire »... Et j'ai ri.

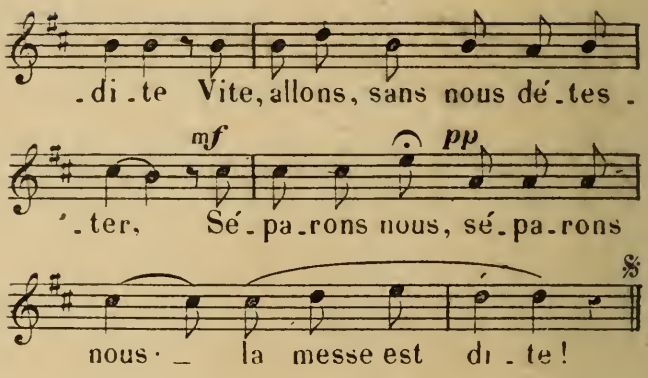
Et ma mère, a joint, suppliante,
Ses deux mains qui m'avaient bercé,
Priant, comme une mendiante,
Et j'en avais le cœur percé.
Mais ma mie, eut dans ses doigts roses,
Comme un geste impatienté,
Et, sur son front, deux plis moroses,
Elle dit : « Chante! »... Et j'ai chanté

Et, maman mourut de sa peine,
Et mourut, en me pardonnant :
La mort suspendit son haleine,
Sur un sourire rayonnant;
Mais, le soir qu'elle fut en terre,
Ma mie, au regard insensé,
M'étreignit, comme une panthère,
Et me dit : « Danse ! »... Et j'ai dansé !

DERNIER MADRIGAL

DERNIER MADRIGAL




-di-te Vite, allons, sans nous dé-tes-
mf
pp
-ter, Sé-pa-rons nous, sé-pa-rons
nous - la messe est di-te!

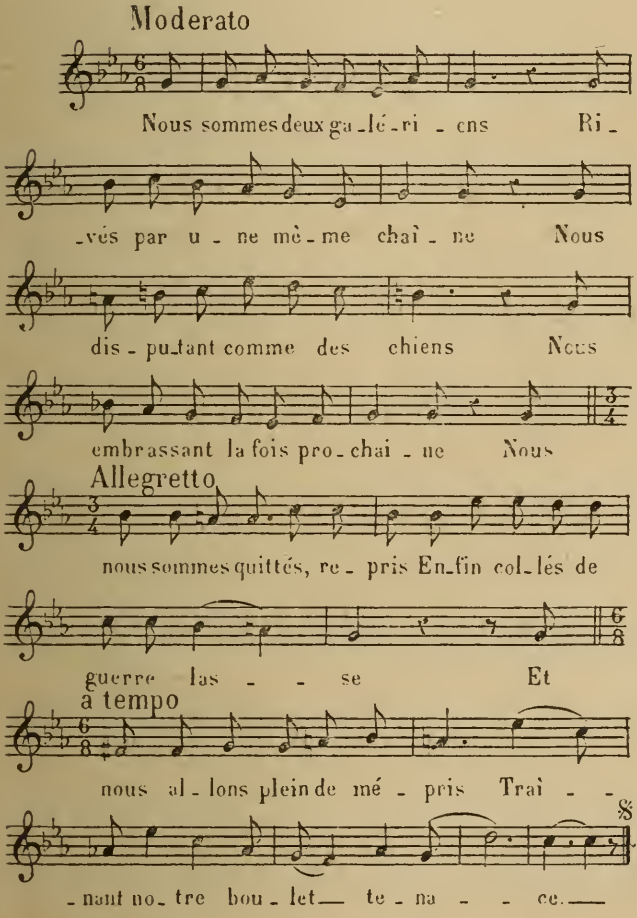
Le poème de votre corps
Est composé de traits splendides;
Mais, j'en ai tant vu les décors,
Qu'ils me paraissent insipides.
A vouloir trop le feuilleter,
J'en pris une haine maudite,
Vite, allons, sans nous détester,
Séparons-nous : la messe est dite!

Vos seins : j'en connais les contours,
Et votre chair est sans mystère,
N'a plus d'inattendus détours;
Vos yeux n'ont plus de caractère,
Vos reins ne peuvent se cabrer,
Et votre bouche, si petite,
Ne sait plus me faire vibrer :
Séparons-nous : la messe est dite!

Votre esprit me semble alourdi,
Et ridicules vos œillades,
Le babillage m'étourdit,
Vos paroles d'amour sont fades,
Je trouve absurde et hors de lieu
Votre jalousie insolite.
Enfin, vous m'ennuyez... adieu,
Séparons-nous : la messe est dite!

LE BOULET

LE BOULET


Moderato
Nous sommes deux ga-lé-ri-ens Ri-
-vés par u-ne mê-me chaî-ne Nous
dis-pu-tant comme des chiens Nous
embrassant la fois pro-chai-ne Nous
Allegretto
nous sommes quittés, re-pris En-fin col-lés de
guerre las-se Et
a tempo
nous al-lons plein de mé-pris Traî-
8
-nant no-tre bou-let te-na-ce.

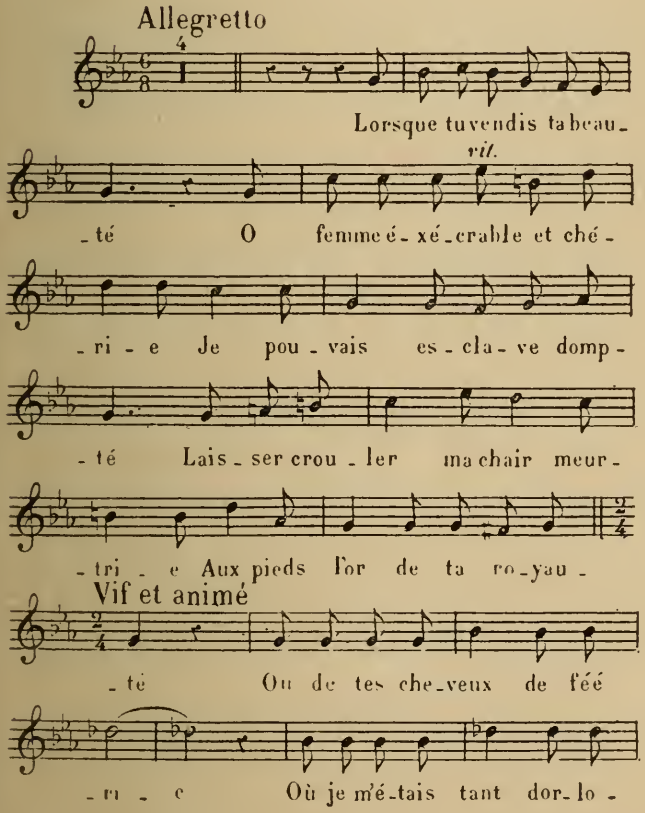
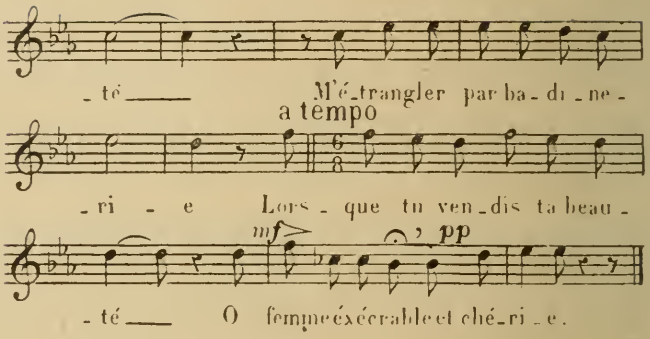
Nous sommes les deux galériens,
Rivés par une même chaîne,
Nous disputant, comme des chiens,
Nous embrassant la fois prochaine.
Nous nous sommes quittés, repris,
Enfin, collés, de guerre lasse.
Et, nous allons, pleins de mépris,
Traînant notre boulet tenace.

Ayant la haine au fond des cœurs,
Avec des griffes, pour caresses,
Pour rires : des sifflets moqueurs,
Et des insultes, pour tendresses.
Semblables à des ennemis,
Nous guettant d'un air de menace,
Nous restons, cependant, unis,
Traînant notre boulet tenace.

Et, quand vidé tout notre sang,
Après longtemps de ce supplice,
De ce côte à côte grinçant,
La mort, viendra, libératrice :
N'attendons pas un sort meilleur;
Nous crèverons, sans que rien casse,
Car, sur nos cadavres, railleur,
Restera le boulet tenace.

LA TERRIBLE VENGEANCE

LA TERRIBLE VENGEANCE



- té ___ M'é-trangler par ba-di-ne-
a tempo
- ri - e Lors-que tu ven-dis ta beau-
mf
pp
- té ___ O femme exécrable et ché-ri-e.

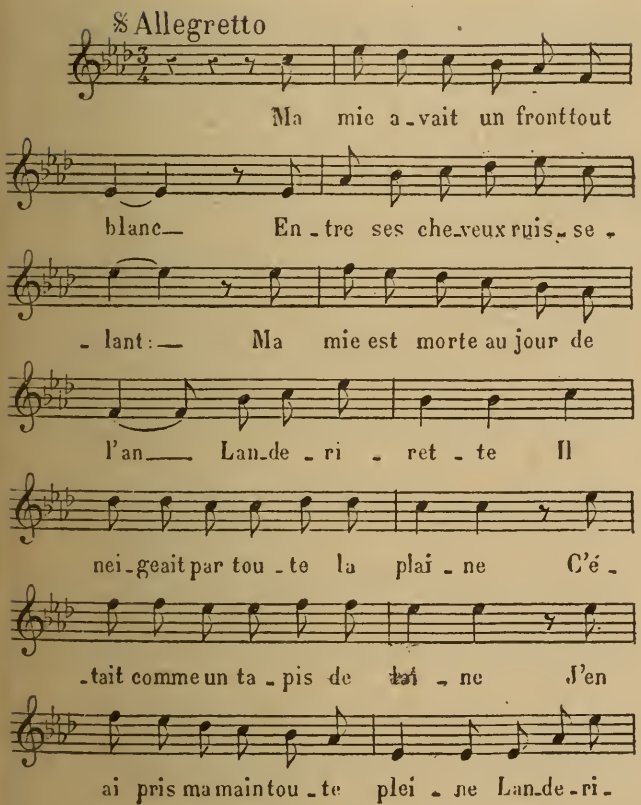
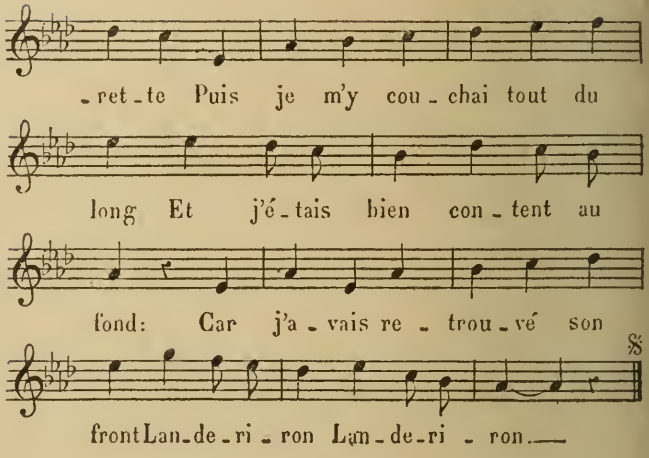
Lorsque tu vendis ta beauté,
O femme exécrable et chérie,
Je pouvais, esclave dompté,
Laisser crouler ma chair meurtrie,
Aux pieds d'or de ta royauté.
Ou, de tes cheveux de féerie,
Où je m'étais tant dorloté,
M'étrangler, par badinerie,
Lorsque tu vendis ta beauté,
O femme exécrable et chérie.

Ou je pouvais, dans ma fureur,
Abandonnant cet air timide,
Entrer mes ongles dans ton cœur,
Et labourer ton sein, humide
Des baisers de mon successeur.
Souiller toute ta peau flétrie,

De ma juste brutalité,
Pour punir ta coquetterie,
Lorsque tu vendis ta beauté,
O femme exécrable et chérie.

Mais, j'aurais senti ton orgueil
Se repaître de ma misère
Et se délecter de mon deuil,
L'éclat même de ma colère
Aurait fait se railler ton œil...
J'ai ri! feignant l'effronterie :
Et, j'ai pu voir ta volonté
Pleurer, rageuse, mais pétrie,
Lorsque tu vendis ta beauté,
O femme exécrable et chérie!

LE PORTRAIT

LE PORTRAIT

Allegretto
Ma mie a - vait un front tout
blanc— En - tre ses che - veux ruis - se -
- lant: — Ma mie est morte au jour de
l'an— Lan - de - ri - ret - te Il
nei - geait par tou - te la plai - ne C'é -
- tait comme un ta - pis de lai - ne J'en
ai pris ma main tou - te plei - ne Lan - de - ri -

-ret-te Puis je m'y cou-chai tout du
long Et j'é-tais bien con-tent au
fond: Car j'a-vais re-trou-vé son
front Lan-de-ri-ron Lan-de-ri-ron.

A Georges Picard.

Ma mie avait un front tout blanc,
Entre ses cheveux ruisselant.
Ma mie est morte au jour de l'an,
Landerirette.
Il neigeait par toute la plaine :
C'était comme un tapis de laine ;
J'en ai pris ma main toute pleine,
Landerirette.
Puis, je m'y couchai, tout du long,
Et j'étais bien content, au fond,
Car, javais retrouvé son front,
Landeriron.

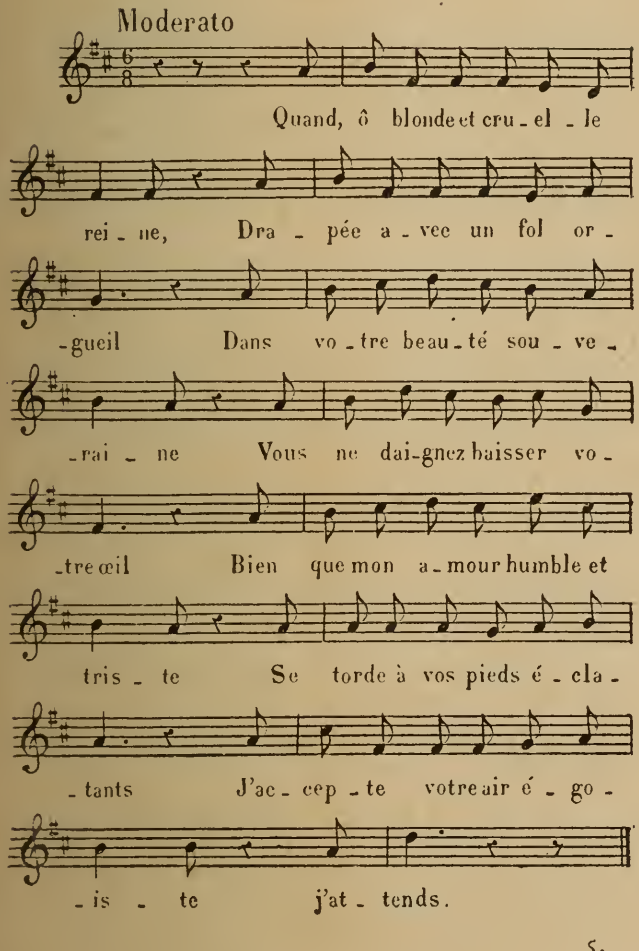
Ma mie avait deux grands yeux bleus,
Où venaient se mirer les cieux :
Les corbeaux les ont fait tout creux,
Landerirette.

Alors, j'ai tué deux mésanges;
Elles faisaient des bonds étranges,
Comme ses cils aux longues franges,
Landerirette.
J'ai déposé leurs corps soyeux
Sur la neige, et j'étais joyeux :
Car j'avais retrouvé ses yeux
Landerireu.

Ainsi que les fraises des bois,
Elle eut les lèvres, autrefois :
Elles claquent comme des noix,
Landerirette.
L'enfant descendant la colline,
Chantait d'une voix argentine;
J'ai pris son cœur dans sa poitrine,
Landerirette.
Le cœur sautait à se briser;
Je l'ai serré pour l'apaiser :
J'avais retrouvé son baiser,
Landeriré.

ATTENTE

ATTENTE


Moderato
Quand, ô blonde et cru - el - le
rei - ne, Dra - pée a - vec un fol or -
-gueil Dans vo - tre beau - té sou - ve -
-rai - ne Vous ne dai-gnez baisser vo -
-tre œil Bien que mon a - mour humble et
tris - te Se torde à vos pieds é - cla -
- tants J'ac - cep - te votre air é - go -
- is - te j'at - tends.

Quand, ô blonde et cruelle reine,
Drapée, avec un fol orgueil,
Dans votre beauté souveraine,
Vous ne daignez baisser votre œil,
Bien que mon amour, humble et triste,
Se torde à vos pieds éclatants,
J'accepte votre air égoïste :
J'attends.

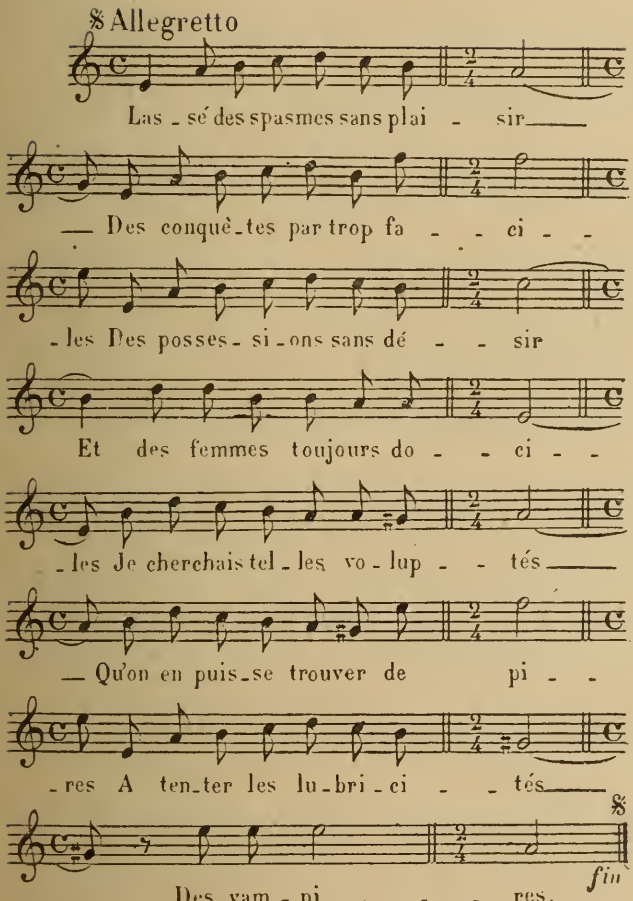
Et, s'il vous prend la fantaisie
De descendre, jusqu'à cingler
La fadeur de la poésie,
Que, pour vous, j'aime à ciseler;
Très facilement, je me prête
A supporter vos traits mordants;
Je souffre et je baisse la tête :
J'attends.

Que s'il vous faut, ô ma divine,
Quelque chose pour le casser
Du talon de votre bottine,
Un jour de colère à passer,
Vous n'avez qu'un mot à me dire;
Car, mon cœur s'ouvre à deux battants,
S'il peut calmer votre délire :
J'attends...

J'attends, que l'Amour enfin maître
De votre corps devenu vieux,
Le fasse, à mes yeux, apparaître
Haillon rance et libidineux,
Pour vous recracher à la face
Vos anciens dégoûts insultants,
Votre orgueil et votre grimace :
J'attends!

VAMPIRISME

VAMPIRISME


Allegretto
Las - sé des spasmes sans plai - sir
— Des conquê - tes par trop fa - - ci - -
- les Des posses - si - ons sans dé - - sir
Et des femmes toujours do - - ci - -
- les Je cherchais tel - les vo - lup - - tés
— Qu'on en puis - se trouver de pi - -
- res A ten - ter les lu - bri - ci - - tés
fin
— Des vam - pi - - - - res.

Lassé des spasmes sans plaisir,
Des conquêtes, par trop faciles,
Des possessions, sans désir,
Et des femmes toujours dociles,
Je cherchais telles voluptés,
Qu'on n'en puisse trouver de pires,
A tenter les lubricités
Des vampires.

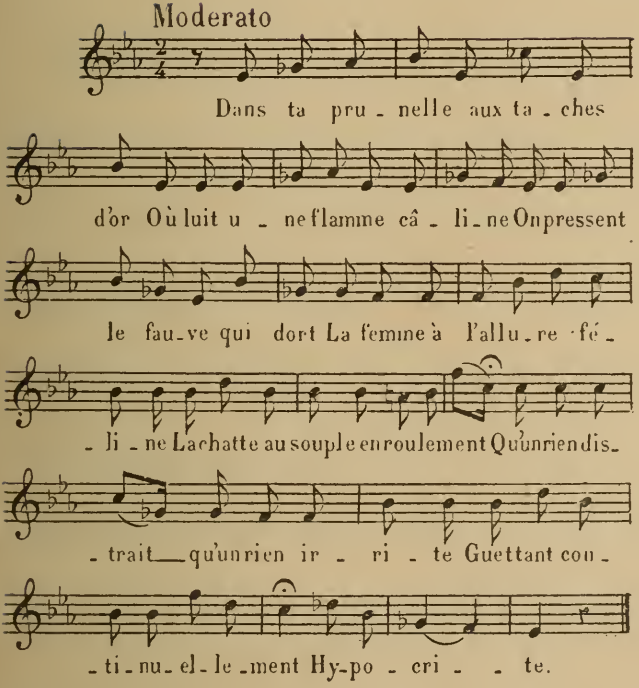
Alors, j'ai pris ton corps, catin,
Ton corps, glacé par les années,
Flétri par le rut libertin,
Usé des débauches damnées ;
Je voulais le voir se briser
Et se tordre sous mon empire,
Râler sous mon âpre baiser
De vampire.

Et, dans ton esprit, je rêvais
De voir fleurir la fleur sublime :
L'amour, sans les instincts mauvais,
L'amour pur, naïf, magnanime.
Dans ton esprit, comme ta chair,
Froid aux extatiques délires
Blasé, vidé, moqueur et cher
Aux vampires.

Je suis semblable aux monstres noirs,
Qui s'en vont, par les nuits sans lune,
Ayant les charniers pour boudoirs,
Polluer la fosse commune;
Parmi des ventres et des seins,
Qui s'offrent, avec des sourires,
Gavant leurs appétits malsains :
Les vampires.

HYPOCRISIE

HYPOCRISIE


Moderato
Dans ta pru - nelle aux ta - ches
d'or Où luit u - ne flamme câ - li - ne On pressent
le fau - ve qui dort La femme à l'allu - re fé -
- li - ne L'achatte au souple enroulement Qu'un rien dis -
- trait — qu'un rien ir - ri - te Guettant con -
- ti - nu - el - le - ment Hy - po - cri - - te.

Dans ta prunelle, aux taches d'or,
Où luit une flamme câline,
On pressent le fauve qui dort,
La femme à l'allure féline,
La chatte, au souple enroulement,
Qu'un rien distrait, qu'un rien irrite,
Guettant continuellement
Hypocrite.

Tu chantonnes pour m'étourdir,
Tandis que ton œil me surveille,
Et je te vois prête à bondir,
Lorsque tu crois que je sommeille.
Au pli de ton front important,
Je devine ce qu'il médite
Et je prévois, ce qu'il attend,
Hypocrite.

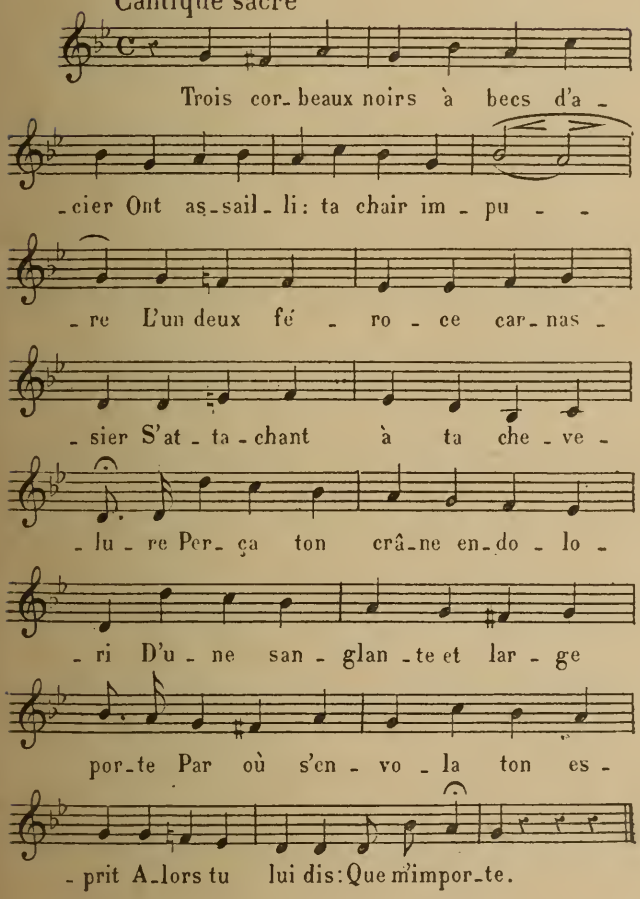
Tu voudrais me précipiter
Sous le plomb lourd de ton empire,
Et je sens sur moi s'agiter
De lentes ailes de vampire;
Mon esprit se trouve noyé
Dans le noir cauchemar, qu'abrite
Leur vol largement éployé,
Hypocrite.

Mais, quand tout te semblera mûr,
Pour t'arracher à tes paresses,
Quand tu croiras ton crime sûr,
Avant même que tu te dresses,
Je t'arrêterai, d'un seul doigt,
Comme ta faiblesse mérite :
Car, je suis, encor plus que toi,
Hypocrite.

LES TROIS CORBEAUX

LES TROIS CORBEAUX

Cantique sacré



Universitas
BIBLIOTHECA

A Georges d'Esparbès.

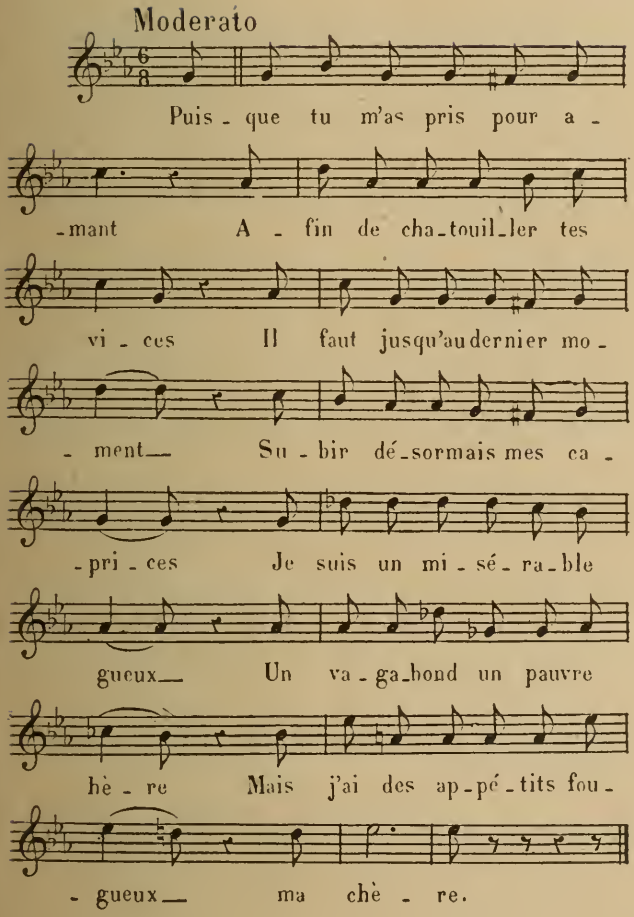
Trois corbeaux noirs, à becs d'acier,
Ont assailli ta chair impure;
L'un d'eux, féroce carnassier,
S'attachant à ta chevelure,
Perça ton crâne endolori,
D'une sanglante et large porte,
Par où s'envola ton esprit;
Alors, tu lui dis : « Que m'importe! »

Un autre, ouvrant ton sein nacré,
Fouilla ton cœur dans ta poitrine;
Et quand il eut tout massacré,
L'horreur dilatant ta narine,
Statue, aux horribles pâleurs,
A l'avenir, sous ta peau nue
Sourde à mes cris, froide à mes pleurs,
Tu lui dis : « Encor, continue! »

Mais, le dernier, hurlant la Mort,
Eployant ses ailes putrides,
Au coin de tes paupières d'or,
De trois coups secs, creusa trois rides;
Et, de tes yeux de diamant,
Où brillait, jadis, l'ironie,
J'ai pu voir couler, lentement,
De lourdes larmes d'agonie!

FIERTÉ

FIERTÉ


Moderato
Puis - que tu m'as pris pour a -
- mant A - fin de cha - touil - ler tes
vi - ces Il faut jusqu'au dernier mo -
- ment Su - bir dé - sormais mes ca -
- pri - ces Je suis un mi - sé - ra - ble
gueux Un va - ga - bond un pauvre
hè - re Mais j'ai des ap - pé - tits fou -
- gueux ma chè - re.

Puisque tu m'as pris pour amant,
Afin de chatouiller tes vices,
Il faut, jusqu'au dernier moment,
Subir désormais mes caprices.
Je suis un misérable gueux,
Un vagabond, un pauvre hère;
Mais, j'ai des appétits fougueux,
Ma chère.

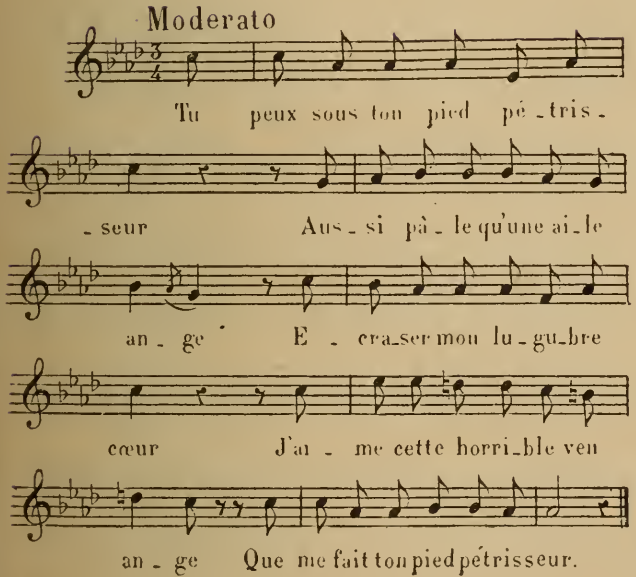
Je passais, sifflant ma chanson,
L'œil vif et le cœur point morose :
Il paraît qu'il plut, le pinson,
Et la cage était en chair rose;
Mais, puisque tu voulus donner
Un déjeuner, de bonne chère;
Je m'invite pour le dîner,
Ma chère.

Dès lors que j'ai tout possédé,
Il est clair que je suis le maître.
Ta chair ayant déjà cédé,
Il faudra toujours la soumettre :
J'ai deux poings durs et très nerveux
Dont la caresse, peu légère,
Sait démontrer ce que je veux,
Ma chère !

J'ai la peau rude et les os lourds ;
Mais je n'y vois rien qui te blesse,
Quoique couchant dans le velours,
Et sortant de haute noblesse,
Comme tu cueilles le passant,
Tu n'as pas le droit d'être fière :
Nous sommes nés d'un même sang,
Ma chère !

MALGRÉ TOUT!

MALGRÉ TOUT!


Moderato
Tu peux sous ton pied pé-tris-
-seur Aus-si pâ-le qu'une ai-le
an-ge E-cra-ser mon lu-gu-bre
cœur J'ai-me cette horri-ble ven
an-ge Que me fait ton pied pétrisseur.

Tu peux, sous ton pied pétrisseur,
Aussi pâle qu'une aile d'ange,
Ecraser mon lugubre cœur :
J'aime cette horrible vendange,
Que me fait ton pied pétrisseur.

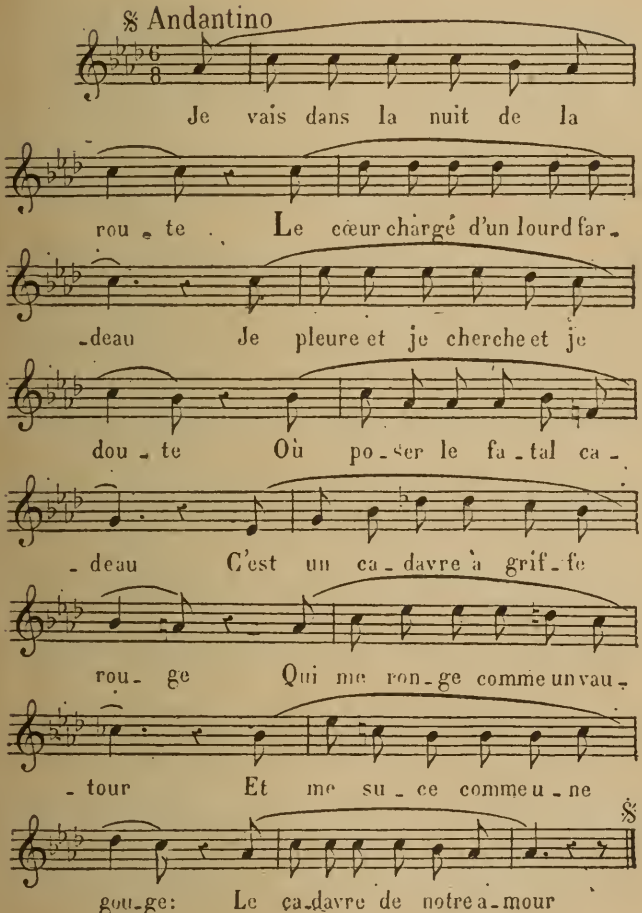
Mais, en vain, hurle ta fureur,
En vain siffle et grince ta rage;
Car je jouis de ma terreur,
Et je pâme sous ton outrage,
Mais en vain hurle ta fureur.

Quand tu croiras tout consommé,
Et que, contente de détruire,
Sur ta bouche, au souffle embaumé,
Fleurira ton cruel sourire,
Quand tu croiras tout consommé,

De mon cœur sanglant et défunt,
Comme dans la pourpre, l'hermine,
Un lys, au délicat parfum,
Montera jusqu'à ta narine,
De mon cœur sanglant et défunt.

LE CADAVRE

LE CADAVRE


Andantino
Je vais dans la nuit de la
rou - te Le cœur chargé d'un lourd far -
-deau Je pleure et je cherche et je
dou - te Où po - ser le fa - tal ca -
- deau C'est un ca - davre à grif - fe
rou - ge Qui me ron - ge comme un vau -
- tour Et me su - ce comme u - ne
gou - ge: Le ca - davre de notre a - mour

A F.-H. Duquesnel.

Je vais dans la nuit de la route,
Le cœur, chargé d'un lourd fardeau ;
Je pleure et je cherche et je doute,
Où poser ce fatal cadeau :
C'est un cadavre, à griffe rouge,
Qui me ronge, comme un vautour,
Et me suce, comme une gouge :
Le cadavre de notre amour.

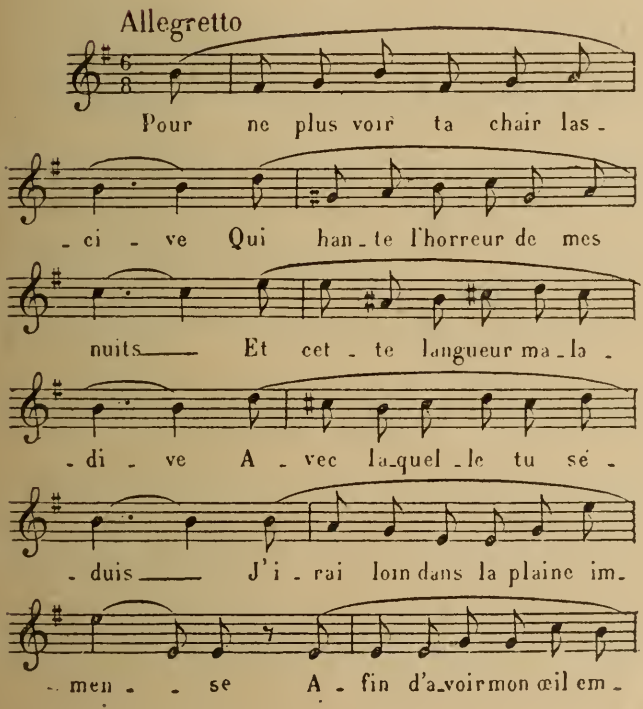
Je vais, dans la brise qui gronde,
Comme un lépreux, comme un maudit,
Courbé sous la charogne immonde,
Dont la pesanteur m'étourdit.
Je veux l'enfouir ; je regarde,
Traînant, comme un bœuf au labour :
Le sol refuse, et, je le garde,
Le cadavre de notre amour.

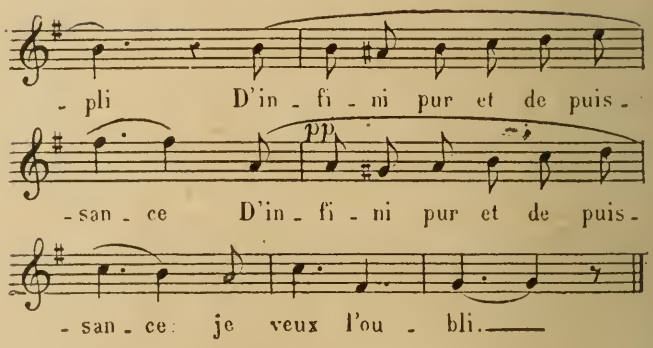
Pour consumer sa flétrissure,
Par un épurement certain,
J'offris la sanglante blessure
Au feu : mais le feu s'est éteint.
Je roulai dans la mer hurlante :
Mais, la mer fit un grand détour,
Laissant, sous ma peau pantelante,
Le cadavre de notre amour.

Le sang se fige dans mes veines,
Et mon lugubre postillon,
Malgré mes résistances vaines,
Me pénètre de son haillon.
Je sens s'amollir mes vertèbres
Et ma chair pourrir à son tour;
Et j'emporte dans les ténèbres,
Le cadavre de notre amour.

PURIFICATION

PURIFICATION




- pli D'in - fi - ni pur et de puis -
pp
- san - ce D'in - fi - ni pur et de puis -
- san - ce: je veux l'ou - bli.

Pour ne plus voir ta chair lascive,
Qui hante l'horreur de mes nuits,
Et cette langueur maladive,
Avec laquelle tu séduis,
J'irai loin, dans la plaine immense,
Afin d'avoir mon œil empli
D'infini pur et de puissance :
Je veux l'oubli.

Pour ne plus humer l'atmosphère,
Pleine de parfums énervants,
Subtile odeur, que je préfère,
Qui monte entre tes seins mouvants,
J'aurai les senteurs enivrantes,
Qu'on trouve, par un soir pâli,
Au cœur des violettes mourantes :
Je veux l'oubli.

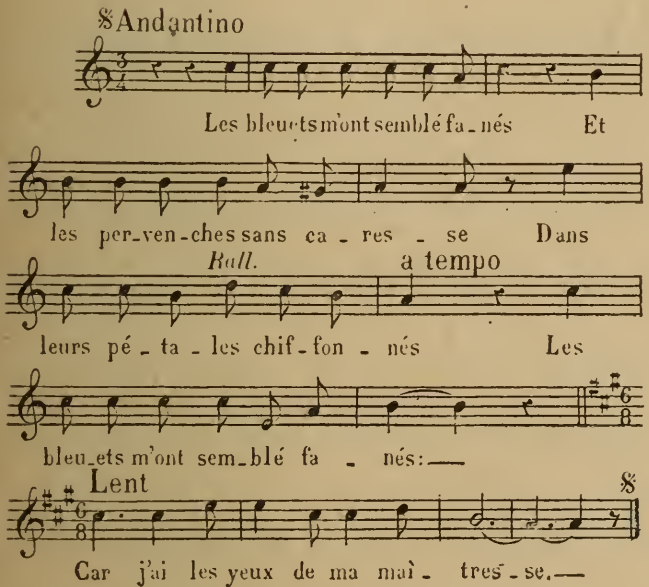
Pour ne plus sentir tes caresses,
Qui mettent le feu dans mon corps,
Les étreintes, dont tu me presses,
Et qui laissent mes muscles morts;
Pour le laver des fortes fêtes,
Je l'offrirai, tout affaibli,
Au baiser brutal des tempêtes :
Je veux l'oubli.

Si rien de cela ne disperse
Ta chair, tes baisers, ton odeur,
S'il demeure de toi, perverse,
Quelque chose au fond de mon cœur,
Comme aux saints jours de mon enfance,
Je ploierai mon corps avili,
Et je prierai, plein d'innocence :
J'aurai l'oubli.

CHANSONS DOUCES

MÉPRIS

MÉPRIS


Andantino
Les bleuets m'ont semblé fa - nés Et
les per-ven-ches sans ca - res - se Dans
Rall.
a tempo
leurs pé - ta - les chif-fon - nés Les
bleu-ets m'ont sem-blé fa - nés:—
Lent
Car j'ai les yeux de ma maî - tres - se.—

A l'ami Pierre M...

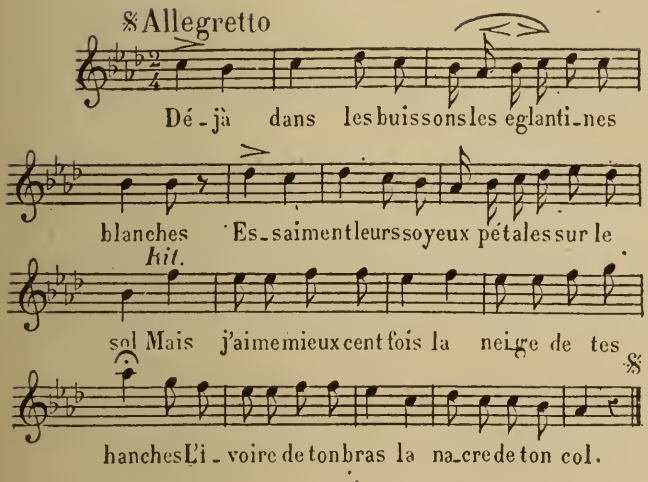
Les bleuets m'ont semblé fanés,
Et les pervenches sans caresse.
Dans leurs pétales chiffonnés
Les bleuets m'ont semblé fanés :
— Car j'ai les yeux de ma maîtresse.

J'ai trouvé les couchants ternis,
Quand le soir meurt avec paresse
Dans l'or de leurs flots infinis,
J'ai trouvé les couchants ternis :
— J'ai les cheveux de ma maîtresse.

J'ai raillé le lys éclatant,
Le lys orgueilleux, qui se dresse.
De son calice palpitant,
J'ai raillé le lys éclatant :
— Car j'ai les seins de ma maîtresse.

AU LONG DES HAIES

AU LONG DES HAIES



Déjà dans les buissons, les églantines blanches
Essaiment leurs soyeux pétales sur le sol :
— Mais, j'aime mieux, cent fois, la neige de tes hanches,
L'ivoire de ton bras, la nacre de ton col.

En place, maintenant, c'est la drupe pourprée,
Ainsi qu'un cardinal, couvert de son camail :
— Mais, j'aime mieux ta bouche à mes baisers livrée,
Ta bouche de printemps, ta bouche de corail;

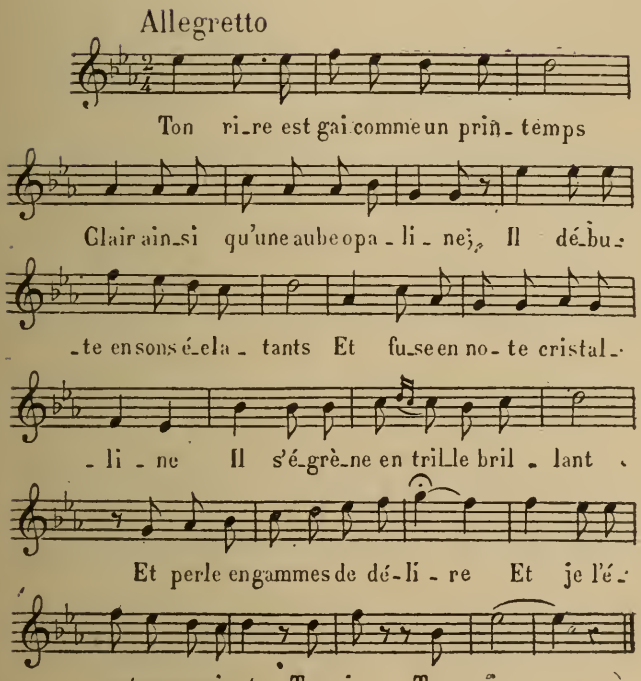
Les mûres des taillis, qui distillent les fièvres,
Rougissant, dans leur vert corsage de satin :
— Mais, j'aime mieux le fruit, que mordirent mes lèvres,
Sur ton sein qui se dresse avec un air mutin;

C'est les bleuets légers, berceau des coccinelles,
Se balançant, ainsi que des morceaux de ciel :
— Mais j'aime mieux encor l'azur de tes prunelles,
Au regard doux, coulé comme un rayon de miel.

Et de molles senteurs s'éveillent dans la plaine,
Qu'aux narines, la brise apporte par lambeau :
— Mais ce qui me rend fou, chère, c'est ton haleine,
L'odeur de tes cheveux, les parfums de ta peau.

TON RIRE

TON RIRE


Allegretto
Ton ri_re est gai comme un prin_temps
Clair ain_si qu'une aube opa_li_ne; Il dé_bu_
_te en sons é_cla_tants Et fu_se en no_te cristal_
_li_ne Il s'é_grè_ne en trille bril_lant
Et perle en gammes de dé_li_re Et je l'é_
_coute en souriant Ton rire Ton ri_re.

Ton rire est gai comme un printemps,
Clair, ainsi qu'une aube opaline :
Il débute en sons éclatants,
Et fuse en note cristalline;
Il s'égrène en trille brillant
Et perle en gamme de délire :
Et je l'écoute en souriant,
Ton rire.

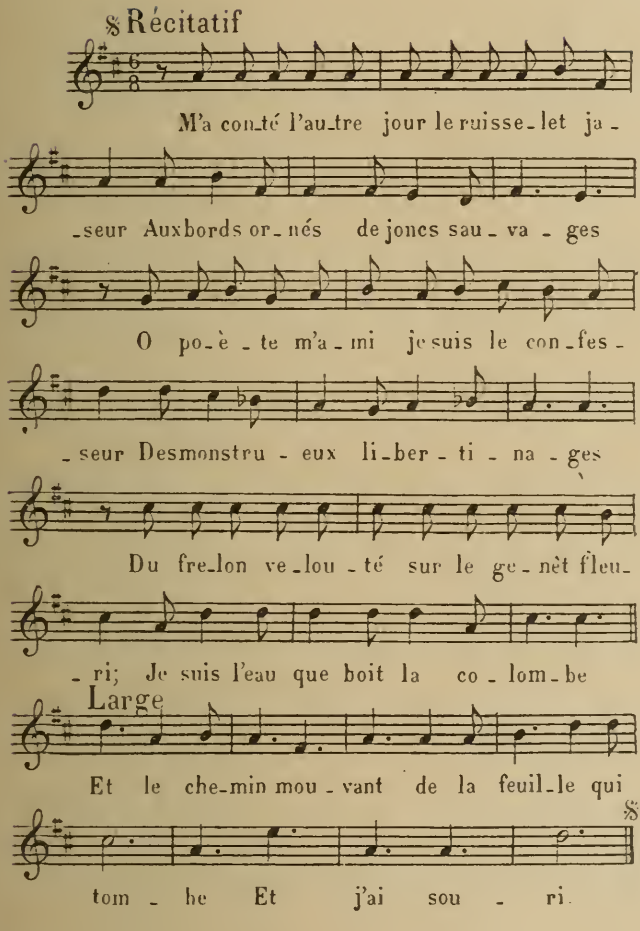
Comme une mûre des buissons,
Il rend ta bouche purpurine
Et fait courir de blancs frissons
Sur la tiédeur de ta poitrine.
Il frise ton sein odorant,
Qu'il fait vibrer comme une lyre,
Et je l'écoute, en t'adorant,
Ton rire.

Il allume au fond de tes yeux
Une lueur de crépuscule,
Et fait battre tes cils soyeux,
Comme une aile de libellule;
Il donne un charme languissant
A ta prunelle qui m'attire :
Et j'écoute, en te caressant,
Ton rire.

Quelquefois, ton rire glacé
Claque sec, ainsi qu'une gifle
Comme un serpent qui s'est dressé,
Entre tes dents il stride et siffle;
Ainsi qu'un poignard palpitant,
Il troue, il transperce, il déchire :
Et, je l'écoute, en sanglotant,
Ton rire.

LE RUISSEAU

LE RUISSEAU

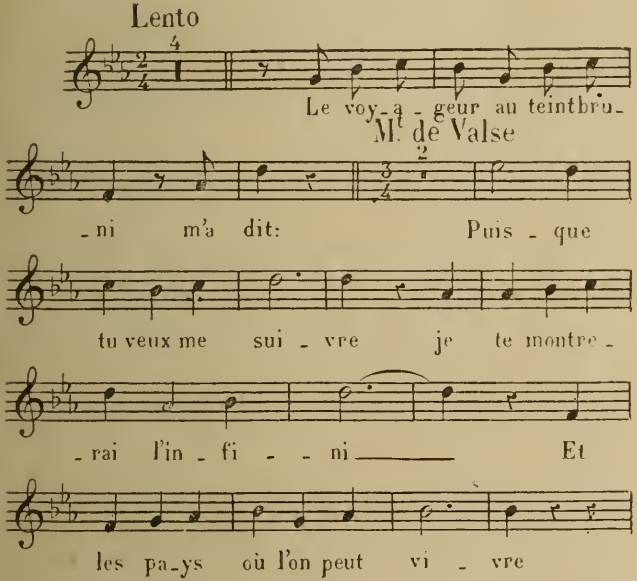
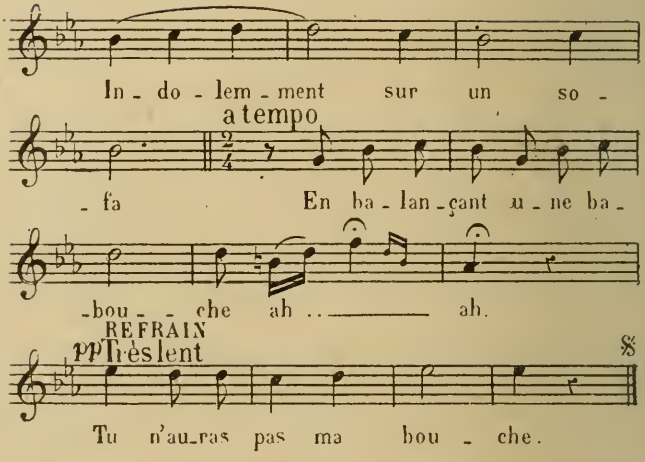

Récitatif
M'a conté l'autre jour le ruisselet ja-
-seur Aux bords ornés de joncs sauvages
O poète m'a-mi je suis le confes-
-seur Des monstrueux libertinages
Du frelon velouté sur le genêt fleu-
-ri; Je suis l'eau que boit la colombe
Large
Et le chemin mouvant de la feuille qui
tombe Et j'ai souri

M'a conté, l'autre jour, le ruisselet jaseur,
Aux bords ornés de joncs sauvages :
« — O poète m'ami, je suis le confesseur
« Des monstrueux libertinages
« Du frelon velouté sur le genêt fleuri ;
« Je suis l'eau, que boit la colombe,
« Et le chemin mouvant de la feuille qui tombe. »
— Et j'ai souri.

M'a conté, l'autre jour, le ruisselet jaseur,
Aux profondeurs de jaspe étranges :
« — Moi seul, maître des nuits, en connais la douceur,
« Je mire les ailes des anges,
« Epandant leurs blancheurs au ciel dulcifié,
« La lune et l'argent de ses voiles
« Et, pour moi, Dieu tissa tout l'or de ses étoiles. »
— Je l'enviai.

M'a conté, l'autre jour, le ruisselet jaseur,
A l'onde comme une caresse :
« En passant, j'ai frôlé de mon flot amuseur
« Les pieds nacrés de ta maîtresse,
« Un jour, que, dans mon sein, ils s'en allaient sans but,
« J'ai baisé sa cuisse embaumée,
« Je l'ai violée : elle est à moi, ta bien-aimée. »
— Et je l'ai bu.

AUMÔNE

AUMÔNE

Lento
Le voy-a-geur au teint brû-
M.t de Valse
-ni m'a dit: Puis-que
tu veux me sui-vre je te montre-
-rai l'in-fi--ni Et
les pa-ys où l'on peut vi-vre

In - do - lem - ment sur un so -
a tempo
- fa En ba - lan - çant u - ne ba -
-bou - - che ah .. ah.
REFRAIN
pp Très lent
Tu n'au-ras pas ma bou - che.

A Bob Walter.

Le voyageur, au teint bruni,
M'a dit : « — Si tu veux bien me suivre,
Je te montrerai l'infini,
Et les pays où l'on peut vivre
Indolemment, sur un sofa,
En balançant une babouche. »
— Ah, ah, ah !
« Tu n'auras pas ma bouche. »

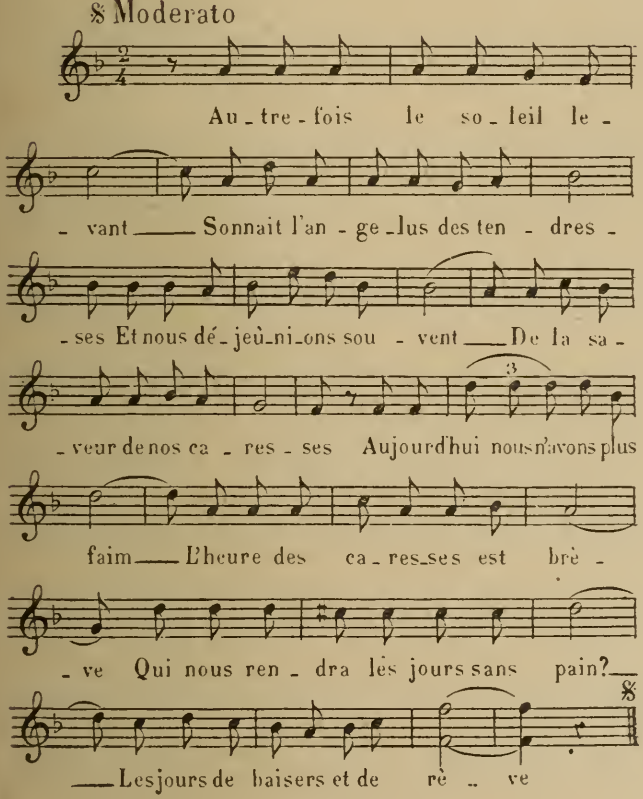
Le financier, au ventre épais,
M'a dit : « — Monte dans ma voiture,
Et je te mets dans un palais
Tout en or, depuis la toiture
Et le sol qui te soutiendra,
Jusqu'aux draps mêmes de ta couche. »
— Ah, ah, ah !
« Tu n'auras pas ma bouche. »

Le poète, aux cheveux flottants,
M'a dit : « — Si tu veux me sourire,
Je dirai tes charmes tentants
Avec des strophes de délire ;
Mon vers t'immortalisera :
Est éternel ce que je touche. »
— Ah, ah, ah !
« Tu n'auras pas ma bouche. »

Le pauvre homme au masque banal
M'a dit : « — Tous les jours, je les cueille,
Ces fleurs au soleil matinal,
Et, sous tes pieds, je les effeuille ;
Car, mon crâne de paria
Est rongé d'un amour farouche. »
— Ah, ah, ah !
« Tiens, prends, voilà ma bouche. »

NOSTALGIE D'AUTREFOIS

NOSTALGIE D'AUTREFOIS



Autrefois, le soleil levant
Sonnait l'angelus des tendresses,
Et nous déjeunions souvent,
De la saveur de nos caresses.
Aujourd'hui nous n'avons plus faim !
L'heure des caresses est brève :
— Qui nous rendra les jours sans pain,
Les jours de baisers et de rêve.

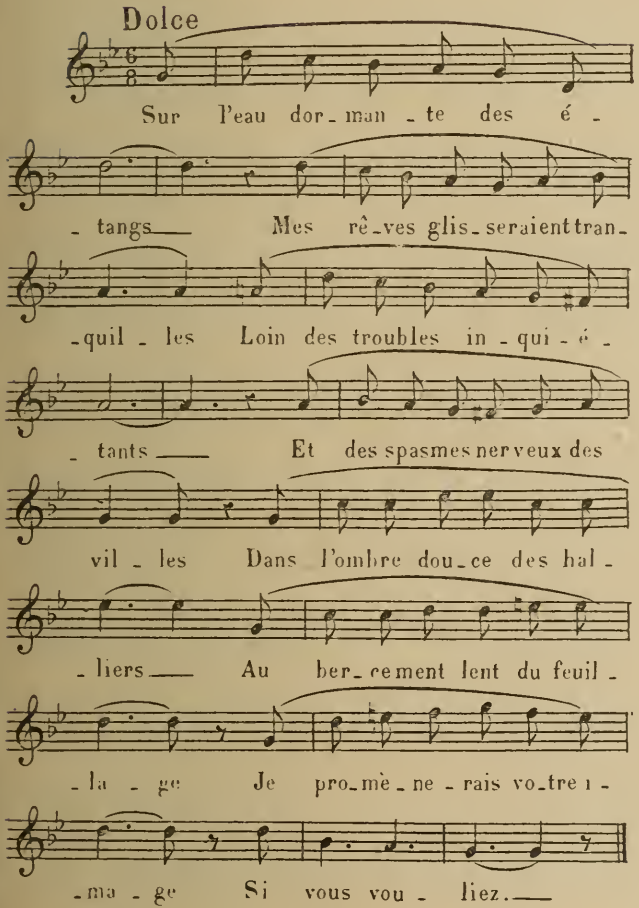
Nous restions insouciants,
Sans peur des avenirs moroses,
Nous tissions nos jours présents
De myrtes tendres et de roses.
L'or nous fait penser à demain,
Et l'inconnu pend, comme un glaive :
— Qui nous rendra les jours sans pain,
Les jours de baisers et de rêve.

L'espérance, en ses ailes d'or,
Nous berçait de songes de gloire,
D'hôtels soyeux, où l'on s'endort,
Dans le satin et dans la moire.
La gloire n'est qu'un spectre vain,
Qu'un idéal vide, qui crève :
— Qui nous rendra les jours sans pain,
Les jours de baisers et de rêve.

Le nid ne fait rien à l'oiseau :
Nous nous aimions dans ma mansarde,
Et la richesse est le tombeau,
Où, close, est notre humeur paillarde.
Jetons au vent l'or incertain :
Que, d'un coup, tout flambe et s'achève,
— Et revenons aux jours sans-pain
Aux jours de baisers et de rêve.

LIED PLATONIQUE

LIED PLATONIQUE



A Antoinette.

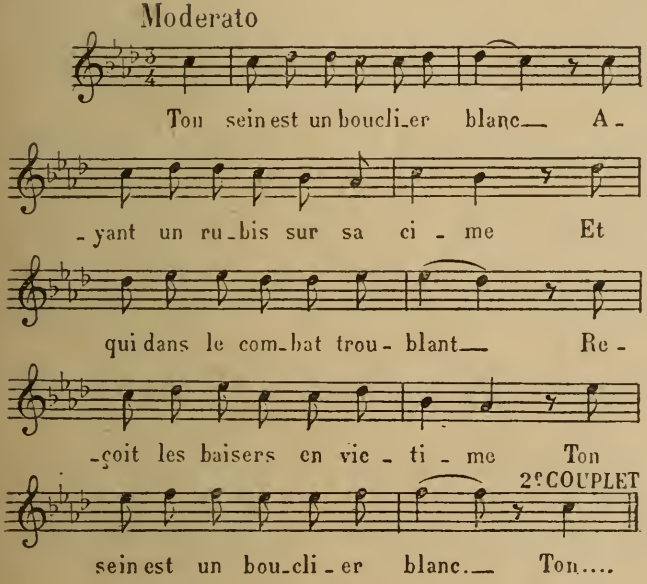
Sur l'eau dormante des étangs,
Mes rêves glisseraient tranquilles,
Loin des troubles inquiétants,
Et des spasmes nerveux des villes.
Dans l'ombre douce des halliers,
Au bercement lent du feuillage,
Je promènerais votre image,
Si vous vouliez.

J'aurais pour ciel tes grands yeux bleus,
Où passent, colombes pressées,
S'envolant, nuage frileux,
L'essaim léger de tes pensées.
J'aurais tes bras blancs pour palais,
J'aurais pour fruits : ta bouche humide
Et le corail d'un sein timide,
Si tu voulais.

J'aurais pour mer ta toison d'or,
Les flots roux de ta chevelure,
Et, comme un pêcheur, qui s'endort,
Au rythme lourd de sa voilure,
Je bercerai mes songes laids
Dans tes torsades bien-aimées
Et dans leurs vagues parfumées,
Si tu voulais.

Non..., l'amour trop vite se meurt ;
Ce n'est qu'un hôte de passage :
De vous, pas de mauvaise humeur,
Je jure que je serai sage.
Un genou près de vos souliers,
Je cueillerai sans autre chose,
Un baiser sur votre ongle rose...
Si vous vouliez.

TON SEIN

TON SEIN

Moderato
Ton sein est un boucli_er blanc_ A_
_yant un ru_bis sur sa ci _ me Et
qui dans le com_bat trou_ blant_ Re_
_çoit les baisers en vic _ ti _ me Ton
2e COUPLET
sein est un bou_cli _ er blanc._ Ton....

Ton sein est un bouclier blanc
Ayant un rubis sur la cime,
Et qui, dans le combat troublant,
Reçoit les baisers en victime.
Ton sein est un bouclier blanc.

Ton sein est un autel sacré,
Où nous chantons des messes roses,
Balançant l'encensoir nacré
Au son d'orgues d'apothéoses.
Ton sein est un autel sacré.

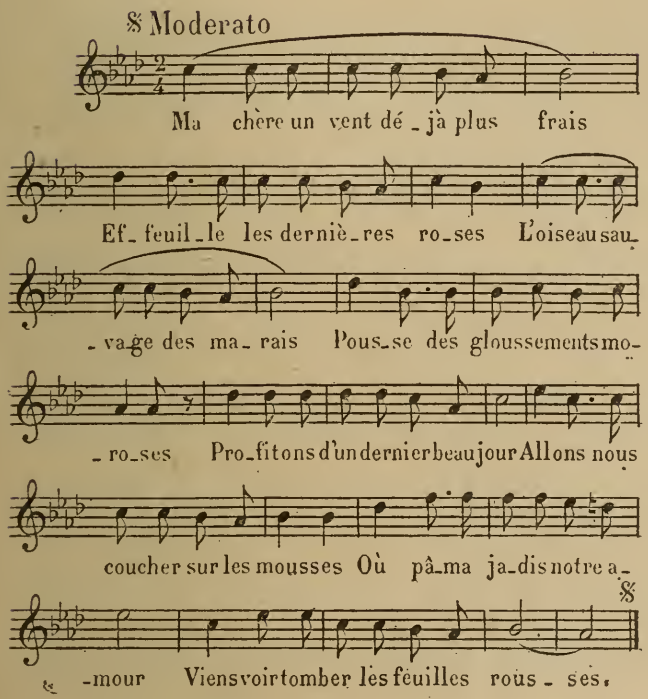
Ton sein est un festin servi
De fruits et de fleurs savoureuses,
Où l'on peut calmer à l'envi
La faim des lèvres amoureuses.
Ton sein est un festin servi.

Ton sein est un portail fermé
Dans une harmonieuse courbe ;
Un mur rigide, inanimé,
Qui dissimule ton cœur fourbe ;
Ton sein est un portail fermé.

Ton sein est un coussin soyeux,
Où je viens bercer ma folie,
Et dormir des rêves joyeux,
Oubliant ma mélancolie,
Ton sein est un coussin soyeux.

CHANSON D'AUTOMNE

CHANSON D'AUTOMNE



Ma chère, un vent déjà plus frais
Effeuille les dernières roses ;
L'oiseau sauvage des marais
Pousse ses gloussements moroses ;
Profitons d'un dernier beau jour,
Allons nous coucher sur les mousses,
Où pâma jadis notre amour.
Viens voir tomber les feuilles rousses.

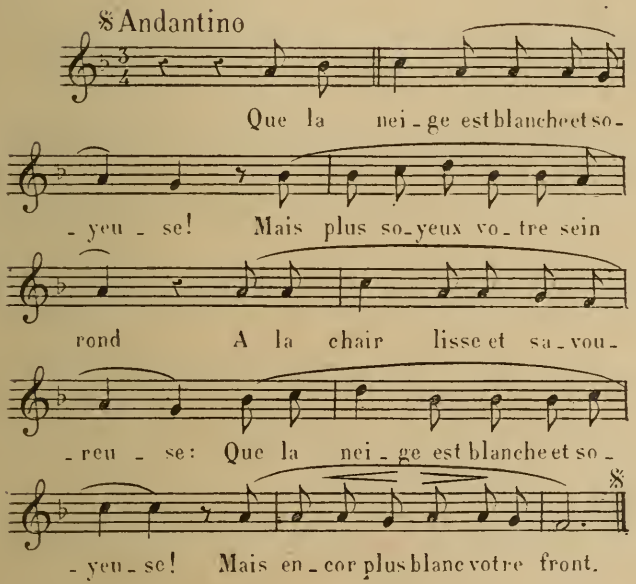
Dans leur tourbillons affolés,
Leurs rondes de cadavres grêles,
Ils entraînent, échevelés,
Nos longs baisers et nos querelles ;
Tout le jadis, tout l'autrefois
S'essouffle et bondit par secousses
Avec ce quadrille narquois.
Viens voir danser les feuilles rousses.

Et les mortes, tout en sautant,
Chantent une complainte lente,
Pleurant tous nos bonheurs d'antan,
Et notre verve turbulente;
Le remous éternel des flots,
Le temps, bref pour les choses douces,
Long pour la rancœur des sanglots.
Viens écouter les feuilles rousses!

Que nous importe à nous, la Mort,
Et la froidure, et la tristesse.
Je suis un passant, jeune et fort :
Ta bouche est une tendre hôtesse.
Au printemps, le bois sera vert;
Sur tes lèvres que tu retrousses
Je boirai l'oubli de l'hiver :
Nous narguerons les feuilles rousses!

CHANSON D'HIVER

CHANSON D'HIVER



A Joseph Montet.

Que la neige est blanche et soyeuse ;
Mais plus soyeux votre sein rond,
A la chair lisse et savoureuse.
Que la neige est blanche et soyeuse ;
Mais encor plus blanc votre front.

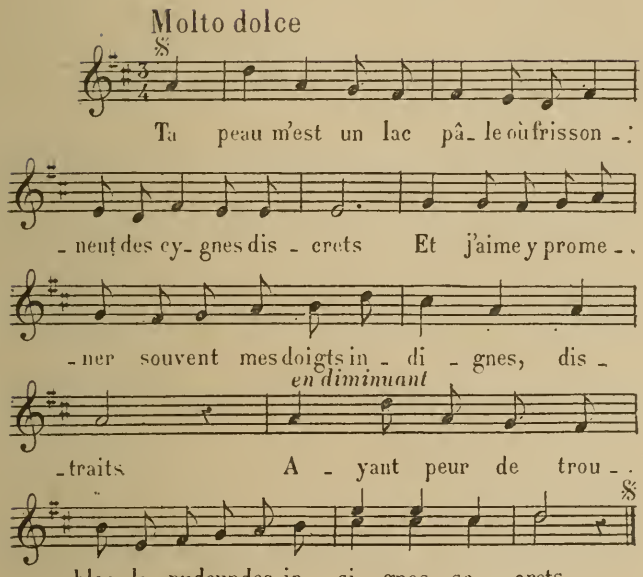
Que la neige est rieuse et claire ;
Mais plus rieurs vos yeux ardents,
Où le ciel semble se complaire.
Que la neige est rieuse et claire ;
Mais encor plus claires vos dents.

Que la neige est froide et mortelle;
Mais plus froid le dédain mignard,
De votre bouche de cruelle;
Que la neige est froide et mortelle;
Mais plus mortel votre regard.

Mais le soleil fondra la neige,
Et s'en iront tous vos appas,
Votre rire et son gai cortège;
Mais le soleil fondra la neige :
Votre froideur ne fondra pas.

TA PEAU

TA PEAU


Molto dolce
Ta peau m'est un lac pâ_ le où frisson_ :
_ nent des cy_ gnes dis _ crets Et j'aime y prome_ .
_ ner souvent mes doigts in _ di _ gnes, dis _
en diminuant
_ traits A _ yant peur de trou_ .
_ bler la pudeur des in _ si _ gnes se _ crets .

A Henri Monnin.

Ta peau m'est un lac pâle, où frissonnent des cygnes,
Discrets,
Et j'aime y promener, souvent, mes doigts indignes,
Distraits,
Ayant peur de troubler la pudeur des insignes
Secrets.

Ta peau m'est un jardin, rempli de fruits qui saignent,
Pourprés :
Les uns soyeux et doux, que les lèvres étreignent
Tout près,
Les autres humectés, comme des pleurs qui baignent
Les prés.

Ta peau cache des bois, alanguis d'un mystère
Ombreux,
D'adorables recoins, où le sentier se serre,
Très creux,
Des bois blonds de printemps, où votre amant s'enterre
Peureux.

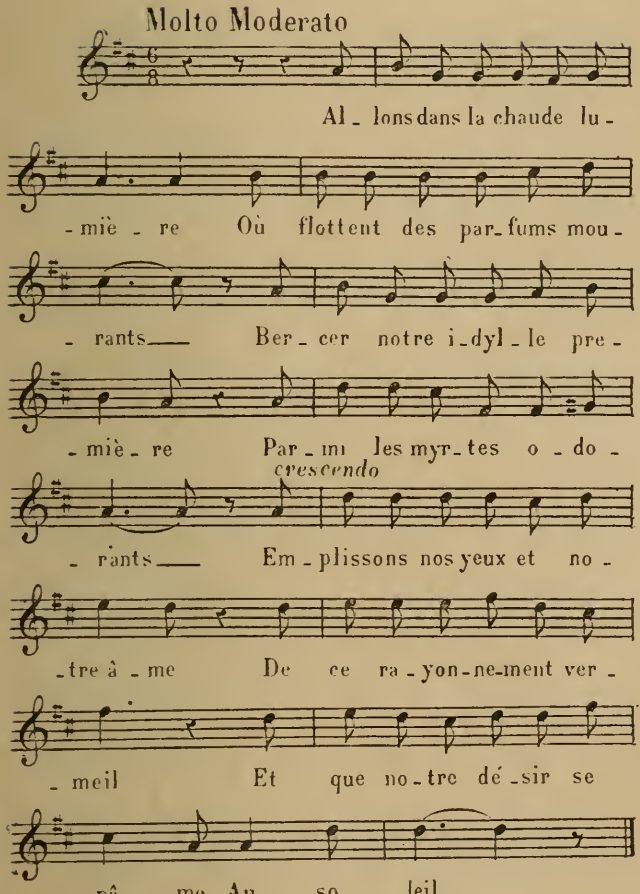
Ta peau s'ouvre en palais, étincelant d'ivoire
Rosé,
Où, sur un trône d'or, est le Beau dans sa gloire
Posé.
C'est à genoux que j'ai sa tunique de moire,
Baisé.

Ta peau, comme une fleur souple et moite distille,
Laïs,
Des parfums capiteux, dans une odeur subtile
D'iris,
Des senteurs des pays, où s'endort le futile
Ibis.

Je veux, avec ta peau, me construire un splendide
Tombeau,
Un tombeau parfumé, discret, soyeux, candide,
Très beau,
Car ce serait un fort délicat suicide :
Ta peau !

AU SOLEIL

AU SOLEIL


Molto Moderato
Al - lons dans la chaude lu -
- miè - re Où flottent des par-fums mou -
- rants Ber - cer notre i-dyl - le pre -
- miè - re Par - mi les myr-tes o - do -
cresc endo
- rants Em - plissons nos yeux et no -
- tre â - me De ce ra - yon-ne-ment ver -
- meil Et que no-tre dé - sir se
pâ - me Au so - leil.

Allons dans la chaude lumière,
Où flottent des parfums mourants,
Bercer notre idylle première,
Parmi les myrtes odorants.
Emplissons nos yeux et notre âme,
De ce rayonnement vermeil,
Et que notre désir se pâme
Au soleil.

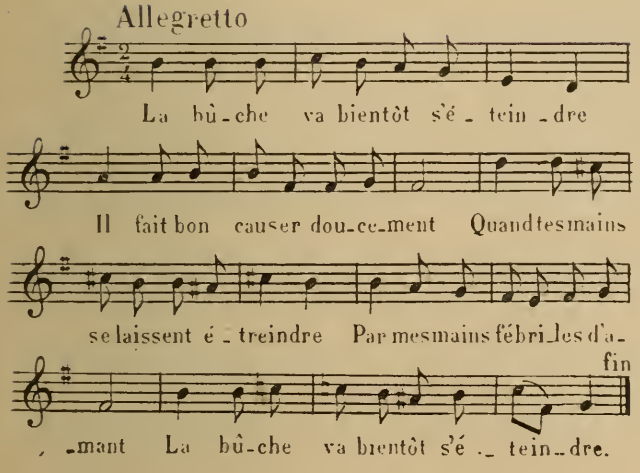
Gloire à lui ! je veux que tu vibres
Sous ses doigts d'or de libertin,
Que tes deux seins nus sortent libres
De leur cuirasse de satin.
Leur sillon, où mon regard fouille,
Tremble d'un frisson sans pareil,
Sous la délirante chatouille
Du soleil.

Gloire à lui ! ton regard s'attise,
Ton cœur s'offre dans ton baiser,
Une terrible convoitise
Tend mes muscles à les briser.
Gloire à son haleine puissante :
C'est lui qui fredonne l'éveil
De notre passion naissante,
Le soleil !

Ce soir, quand la nuit, dans la nue,
Tendra ses ailes de velours,
Je veux, que ta chair, moitié nue,
S'abandonne dans mes bras lourds,
Lasse de charmeuses paresses,
Et les cils battant de sommeil,
Grise de parfums, de caresses,
De soleil !

COIN DU FEU

COIN DU FEU


Allegretto
La bû-che va bientôt s'é-tein-dre
Il fait bon causer dou-ce-ment Quand tes mains
se laissent é-treindre Par mes mains fébri-les d'a-
fin
-mant La bû-che va bientôt s'é-tein-dre.

A M. Paul Dauvert.

La bûche va bientôt s'éteindre;
Il fait bon causer doucement,
Quand tes mains se laissent étreindre,
Par mes mains fébriles d'amant :
La bûche va bientôt s'éteindre.

On rappelle le temps timide,
Des exquises naïvetés
Et du premier baiser rapide
Sur ta nuque aux coins duvetés :
On rappelle le temps timide.

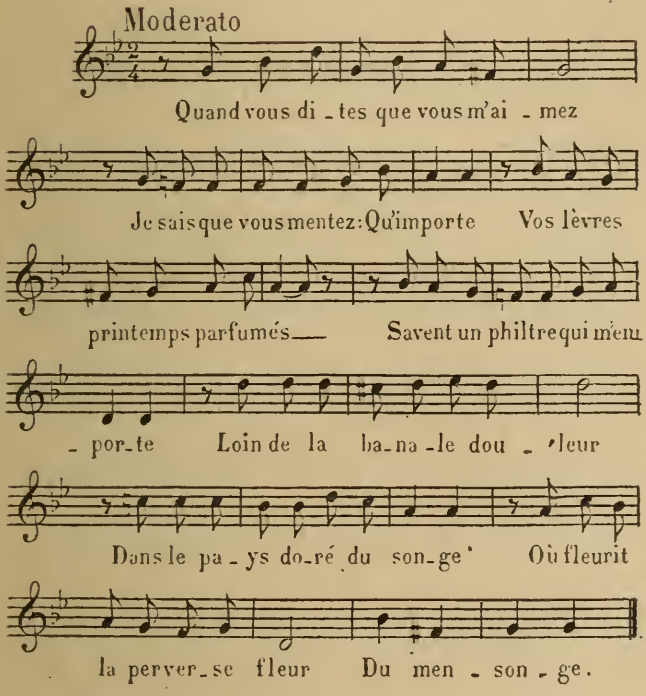
Avec l'or vif des étincelles
S'envole l'or du souvenir,
Se disperse en brèves parcelles
La passion qui va finir,
Avec l'or vif des étincelles.

La bûche est morte au foyer sombre ;
Tu caches tes doigts fuselés,
Et je sens la terreur de l'ombre
Peser sur nos fronts désolés :
La bûche est morte au foyer sombre.

Mais comme un tison brûle encore
Dans l'âtre, où le froid est vainqueur,
Je veux, qu'un rayon d'amour, dore
Un repli noir de notre cœur,
Comme un tison qui brûle encore.

LA GLOIRE DU MENSONGE

LA GLOIRE DU MENSONGE



Quand vous dites que vous m'aimez,
Je sais que vous mentez : qu'importe !
Vos lèvres, printemps parfumés,
Savent un philtre, qui m'emporte
Loin de la banale douleur,
Dans le pays doré du songe,
Où fleurit la perverse fleur
Du mensonge.

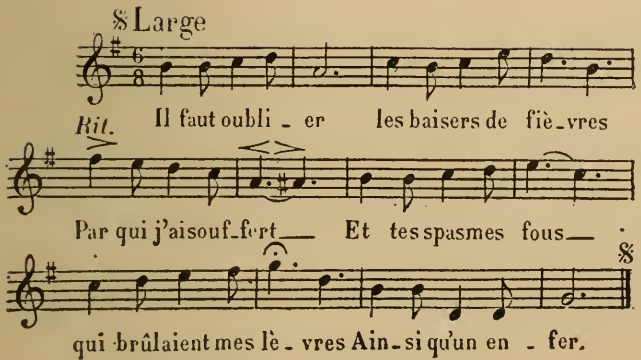
Vos baisers de soleil sont feints,
Ainsi que l'active tendresse,
Qui fait, que moutonnent vos seins,
Comme au frisson d'une caresse.
L'exquis et douloureux état,
Où votre délire me plonge,
N'est que le savant résultat
D'un mensonge.

Mais, qu'importe encor : la bonté
De votre âme compatissante
Epand sa moelleuse clarté
Comme une étoile bienfaisante
Dans le ciel noir de mon ennui :
Je brave le mal qui me ronge,
A voir luire dans cette nuit,
Un mensonge.

Qu'importe qu'il cause ma mort,
Puisqu'il me rend douce la vie.
La mort est charme à qui s'endort :
Que fait ce dont elle est suivie.
Que vos doigts, prompts à secourir,
Versent la liqueur qui prolonge ;
Je vous bénirai de mourir
D'un mensonge.

AVATAR

AVATAR


𝄋 Large
Rit.
Il faut oubli - er les baisers de fiè - vres
Par qui j'ai souf - fert — Et tes spasmes fous —
qui brûlaient mes lè - vres Ain - si qu'un en - fer.
𝄋

A Georges Boyer.

Il faut oublier les baisers de fièvres.
Par qui j'ai souffert,
Et tes spasmes fous qui brûlaient mes lèvres,
Ainsi qu'un enfer.

Quand le plaisir meurt, la débauche lasse
Et le dégoût suit.
Laissons les débris du verre qui casse,
Fuyons ce qui fuit.

Je voudrais t'aimer d'un amour candide,
Naïf, ingénu,
Dont la chasteté neuve et très timide
Ait peur d'un sein nu.

L'amour d'un enfant, qu'une brise enivre,
Qu'un rien fait changer,
Qui, par la nuit tiède, est heureux de vivre,
Sans même y songer.

L'amour hésitant d'une vierge blonde
Au milieu des fleurs,
Qui pâme à sentir un lilas, qu'inonde
La rosée en pleurs.

L'amour, qui sourit d'un bouquet qui sèche,
D'un ruban fané
L'amour que le stupre, à la langue rêche,
N'a point profané.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHANSONS CRUELLES

Le Bouquet 3
Chanson de fou 9
Turlurette 17
La Dame aux yeux crevés 23
Ton Cimetière 31
Le bouclier en peau de femme 37
Représailles 43
Sujétion 49
Dernier madrigal 55
Le Boulet 61
La terrible vengeance 67
Le Portrait 73
Attente 79
Vampirisme 85
Hypocrisie 91
Les trois corbeaux 97
Fierté 103

Malgré tout! 109
Le Cadavre 115
Purification. 121

CHANSONS DOUCES

Mépris. 129
Au long des haies 135
Ton Rire 141
Le Ruisseau. 147
Aumône 153
Nostalgie d'autrefois 159
Lied platonique 165
Ton Sein. 171
Chanson d'automne. 177
Chanson d'hiver. 183
Ta Peau 189
Au soleil. 195
Coin du feu. 201
La gloire du mensonge. 207
Avatar. 213

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE

a39003 003453437b

CE PG 2603
.078C5 1895
COO BOURDONNEAU, CHANSONS CRU
ACC# 1230792